

AUGUSTE

LE PRINTEMPS DANS L'HIVER

PHOTO LA TRIBUNE, MAXIME PICARD

ARTS

CINÉMA

BIÈRES

VINS

VOYAGES

PLEIN AIR

DANSE

Sursaut

LES
SORCIÈRES
DE LA VIE

+

CINÉMA

*Les trois
mousquetaires*

AMBITIEUSE
RELECTURE

+

VOYAGES

Bourlingueur

ESCALE À
HONFLEUR

+

VINS

Planète vins

IDÉES VERTES
POUR LA TERRE

PlacART



Le rappeur américain NF. — PHOTO CAPITOL CMG, WIKIMÉDIA COMMONS

Palmarès des ventes

› FRANCOPHONE

- 1 *Néo-romance*, Alexandra Stréliski
- 2 *Les chevaux du plaisir (Boulay chante Bashung)*, Isabelle Boulay
- 3 *Inscape*, Alexandra Stréliski
- 4 *Gin à l'eau salée*, Salebarbes
- 5 *Même l'impossible fleurit*, De la beauté
- 6 *Volume 1*, Flore laurentienne
- 7 *Pianoscope*, Alexandra Stréliski
- 8 *Les fils du père*, Les Gars du Nord
- 9 *Live au Pas Perdu*, Salebarbes
- 10 *Les gens qu'on aime*, Philippe Brach

› NON FRANCOPHONE

- 1 *Hope*, NF
- 2 *Meteora*, Linkin Park
- 3 *Did You Know That There's a Tunnel under Ocean Blvd?*, Lana Del Rey
- 3 *Memento Mori*, Depeche Mode
- 5 *Gettin' Old*, Luke Combs
- 6 *Interludium*, Powerwolf
- 7 *Lustrum*, Cubby V
- 8 *The Dark Side of the Moon*, Pink Floyd
- 8 *Life Distortions*, Jonathan Roy
- 10 *Portals*, Melanie Martinez

RETAILLE D'ENTREVUE

TROIS-RIVIÈRES — La journaliste Alexandra Szacka, qui vient de publier un livre à caractère biographique intitulé *Je ferai le tour du monde (Boréal)*, estime que le métier est beaucoup plus difficile à pratiquer aujourd'hui.

« Le monde est plus compliqué : ce n'est plus le monde binaire est-ouest de la Guerre froide. Mais aussi parce qu'on fait face à de multiples sources de fausse information qu'il faut combattre. Notre principale tâche, ce n'est plus seulement d'essayer de trouver de l'information, mais c'est d'y démêler les fausses informations qui sont diffusées sciemment. Et la responsabilité est d'autant plus grande parce que c'est vrai qu'on porte sur nos épaules une partie de notre système démocratique. »

« Ce n'est pas seulement quand on couvre les élections, poursuit-elle. C'est au quotidien, dans les plus petites choses, et il faut veiller à ce qu'on soit dignes de notre réputation. Je ne fais même pas de distinction entre quelqu'un qui couvre la colline parlementaire et une personne



Alexandra Szacka — PHOTO COLLABORATION SPÉCIALE, CHARLES WILLIAM

dans la presse locale qui couvre la façon dont la police a fait son travail. Tout cela est essentiel et notre vie démocratique en dépend. Comme le disait André Payette quand j'ai commencé à l'émission *Nord-Sud* [à Radio-Québec] : l'international, c'est le local d'ailleurs. » **JACINTHE LAFRANCE, LE NOUVELLISTE**

Coupée au montage de l'entrevue du 15 avril 2023.

EXPOSITIONS

VOUS VOULEZ VOIR?

EXPO

Dans les yeux de l'autre

C'est parfois en nous plongeant dans le regard de l'autre que nous en apprenons davantage sur nous-mêmes et sur la vie qui nous entoure. Les 19 finissantes du certificat en arts visuels de l'Université de Sherbrooke ont donc décidé de s'offrir au regard de l'autre en dénudant les vérités qui les habitent. L'année 2023 est celle du 50^e anniversaire du certificat en arts visuels. Ce programme permet aux artistes en formation

d'acquérir des connaissances pratiques et théoriques pour le déploiement d'une démarche artistique personnelle et originale qui s'inscrit dans une approche contemporaine des arts visuels. Chaque réalisation traduit cette expérience et les aptitudes développées tout au long du certificat.

À la galerie d'art Antoine-Sirois, jusqu'au 7 mai. **STEVE BERGERON**



CHANSON DE CIRCONSTANCE

UNE PLANÈTE QUI MEURT

Michel Rivard
Sauvage (1983)



Il ne faut pas trop souvent regarder en arrière dans la lutte pour la sauvegarde de notre planète : on constate assez vite à quel point les appels à l'action sont lancés depuis longtemps... avec le résultat que l'on sait aujourd'hui. Prenez la chanson *Une planète qui meurt*, de Michel Rivard : elle a 40 ans cette année, mais son texte pourrait avoir été écrit hier. Toutes les excuses pour ne pas agir ou pour se distraire, qu'on entend encore aujourd'hui, y passent. « Oublie ce soir l'argent des gens / Et les échecs économiques / Oublie la science et la fiction / Et les erreurs informatiques / Y a pu d'alcool, y a pu de mensonges diplomatiques [...] / Oublie le passé de carte postale et les erreurs de tes parents / Oublie les chevaux de propagande et les promesses de candidats [...] / Y a toi et moi, et une planète qui meurt. » Aujourd'hui, plus le choix pour ne pas se déniaiser! Et bonne 54^e Journée mondiale de la Terre! **STEVE BERGERON**



ALAIN LABONTÉ

APPRIVOISER LE GRÉ DES SAISONS

STEVE BERGERON

steve.bergeron@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Des retrouvailles avec l'instant présent. Une envie de vivre mieux, après avoir vécu beaucoup. Un regard jeté sur les saisons de la vie, la sienne et celle des autres.

Avec *Trois saisons et un puits de lumière*, son nouveau livre paru récemment chez Édito, Alain Labonté recrée le sillon de ceux et celles qui s'arrêtent un moment pour observer l'existence, la leur comme celle des personnes qui les entourent, et coucher leurs réflexions sur papier, créant ainsi un pont d'humanité.

Un peu à l'image de Christian Bobin, que cite la journaliste Claudia Larochelle dans la préface : « Il faut passer par quelqu'un pour atteindre au plus secret de soi. »

Modestie même, Alain Labonté s'empresse de préciser qu'il n'essaie pas d'imiter ni de copier Bobin, même s'il a échangé des lettres avec lui et a même été invité dans le Creusot par l'homme de lettres décédé en novembre dernier.

« Je le lis depuis des années. La tonne d'amis qui m'ont écrit à son décès parce qu'ils savaient combien je l'aimais! C'est sûr que, comme lui, je suis un contemplatif. Je m'émerveille devant une mangeoire d'oiseaux. Est-ce que Bobin est mon maître à penser? Je ne sais pas si c'est le bon terme, mais il est très certainement inspirant, tout comme son émerveillement, sa capacité d'être ébloui devant ce qui peut paraître si simple. »

LECTURE OBLIGATOIRE

Même s'il peut se lire de manière totalement indépendante, *Trois saisons et un puits de lumière* est, en quelque sorte, la suite d'*Une âme et sa quincaillerie*, qu'Alain Labonté a fait paraître en 2015 et qui vient d'être réédité.

Dans ce précédent livre, qui est même devenu une lecture obligatoire à l'Université de Saint-Boniface au Manitoba, Alain Labonté racontait notamment la dépression qui affectait périodiquement sa mère et les derniers moments de vie de son père, qu'il a accompagné

jusqu'à la fin.

Le fait d'aborder directement la santé mentale de celle qui lui a donné la vie, de raconter cette enfance qu'il estime malgré tout très heureuse, a touché de nombreuses personnes, dont plusieurs qui ont vécu ou vivent la même chose.

« On m'en parle encore. Je donne toujours des conférences sur le sujet. Ce livre a eu une vie au-delà de ce que j'aurais pu espérer. Mais je n'attends pas après ça pour vivre. J'écris avant tout parce que j'aime écrire », souligne celui qui mène une carrière d'attaché de presse, notamment dans le milieu culturel.

LE POUVOIR DE TRANSMETTRE

« Avec *Trois saisons et un puits de lumière*, je reprends là où j'avais terminé le premier, après le décès

de mon père, quand ma mère a dû quitter sa maison », poursuit Alain Labonté, qui s'attarde sur l'hiver de sa mère de 84 ans, la cinquantaine (l'automne) bien entamée de sa propre vie et le printemps du fils d'une amie, affectueusement rebaptisé « bébé-loup ».

Ce faisant, l'écrivain explore les aléas de chacune de ces périodes de vie, surtout le déracinement de sa mère obligée de partir en RPA, mais également la notion de transmission.

« C'est un livre sur le pouvoir de ce qu'on nous enseigne, de ce qu'on retient, mais aussi le pouvoir de transmettre tout ce qu'on a reçu de bon. »

Il cite, comme exemple, ce chapitre où il raconte qu'à l'âge de 9 ans, il bordait ses grands-parents lorsque ces derniers allaient se mettre au lit. Pour lui, ce fut un moment fondateur.

« Il y a sûrement plein de monde qui trouverait ça épouvantable que j'aie vécu ça, enfant. Au contraire, j'ai été chanceux. C'est pour ça que je dis que je suis né à l'âge de 9 ans, quand mes grands-parents sont venus vivre chez nous. Un monde s'est mis à tourner autour de mon nombril. »

ALAIN DES VILLES, ALAIN DES CHAMPS

Autrement dit, le petit Alain a eu très tôt une conscience de soi et de l'autre, qui s'est accentuée quelques années plus tard quand sa mère a vécu son premier épisode dépressif. Et pourtant, il se souvient d'abord et avant tout des deux bras aimants qui l'accueillaient chaque jour à la maison quand il revenait de l'école.

« Aujourd'hui, je veux offrir le meilleur de moi à bébé-loup, lui

donner des outils pour que sa vie soit belle, qu'il la voie positivement sans lunettes roses. »

Avec la cinquantaine viennent également les inévitables questionnements sur ce qu'on veut faire du reste de sa vie. Dans le cas d'Alain Labonté, cela s'est traduit par un ralentissement de ses activités professionnelles (il travaillait facilement 70 heures par semaine) et le retour dans son village natal de L'Avenir, où il a acheté une petite maison qui n'était même pas à vendre au départ. Il y a notamment trouvé ce silence qu'il compare à un puits de lumière.

« À la ville, j'ai appris à me surpasser; à la campagne, j'ai appris à vivre. »

— Alain Labonté

« Avec la cinquantaine, on a davantage conscience du temps qui file. Je pose en fait la question suivante : quand on avance en âge et qu'on se voit dépouillé de certaines choses, peut-on quand même arriver au summum de l'expérience qu'est la vie? Regarde-moi : je fais maintenant de l'arthrite, je ne cours plus comme avant, mais je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie. Dans ma tête, c'est tellement plus beau. C'est le travail qu'on a à faire, parce que la finalité est toujours là. »



Avec *Trois saisons et un puits de lumière*, Alain Labonté s'attarde sur les saisons de la vie, plus précisément la sienne, mais aussi celle de sa mère ainsi que du fils d'une amie surnommé « bébé-loup ». — PHOTO LA TRIBUNE, FREDÉRIC CÔTÉ

ARTS.

AUGUSTE

**CHANSONS
DE SAISONS****STEVE BERGERON**

steve.bergeron@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Il y a du printemps et de l'hiver dans pas toutes les nouvelles chansons d'Auguste. Ou alors de l'été et de l'automne, c'est comme vous voulez.

En fait, pour l'artiste estrien connu, au quotidien, sous le nom de Sébastien Pomerleau, les quatre saisons sont la métaphore parfaite pour exprimer sa vision de la vie, faite de brises et de gels, d'azur et de grisaille.

Dès la première plage (l'enjouée *Mi-décembre*), un homme en manque de printemps n'en peut plus de la pénombre du dernier mois de l'année, malgré



« Il y a quand même toujours quelque chose de beau qui couve dans le drame, et je crois que c'est là qu'il faut aller puiser la lumière pour s'en sortir », estime Auguste. — PHOTO CATHERINE DESLAURIERS



« Je ne suis pas une vedette de la chanson : je suis au service de la chanson et ma démarche, c'est de faire en sorte qu'elle existe dans la meilleure forme possible. »

— Auguste

l'atmosphère festive. *Nouvelle année* exprime l'espoir de quelqu'un qui vient d'en baver et se jure que l'avenir sera meilleur. *Ma fortune* rappelle l'importance de danser et de rire sous la pluie, tandis que *Garde-fou* fait se rencontrer la force de ne pas abandonner et la connaissance de ses limites.

« Il y a quand même toujours quelque chose de beau qui couve dans le drame, et je crois que c'est là qu'il faut aller puiser la lumière pour s'en sortir. Le titre de l'album, *Le bruit des saisons* [qui provient de la chanson *Mi-décembre*], évoque un peu ça aussi : les

saisons d'une vie sont parsemées de bruits désagréables et dérangeants, mais le bruit a sa place. Il peut aussi être utile, pour se poser des questions, pour décider de trouver des solutions ou d'aller voir ailleurs. »

Le lien entre ses huit « mini-films romantico-dramatiques » (c'est ainsi qu'il désigne les huit plages du *Bruit des saisons*) pourrait être ce sentiment de « questionnement sur des moments-clés d'une vie ». Une vie régulièrement bousculée par des éléments extérieurs inhérents à l'existence.

Sébastien Pomerleau note toutefois que chacun est libre de

recevoir ses chansons pop folk comme il l'entend.

« Par exemple *Vieille Chevrolet désert blues*, qui raconte pour moi le dernier *road trip* d'un couple parce qu'il vient d'apprendre que la fin arrivera plus vite que prévu. C'est le dernier geste d'amour d'une personne qui accompagne l'autre dans la maladie. C'est triste, mais, encore une fois, il y a quelque chose de beau dans cette folie de partir comme ça, en décapotable, dans le désert. »

« Et justement, une de mes amies a reçu cette chanson d'une façon totalement lumineuse, probablement parce qu'elle vivait au même

moment le début d'une nouvelle relation, raconte-t-il. C'est un peu ça, Auguste : quelque chose que tu n'as pas complètement compris, mais tu as ressenti des émotions à la fin. »

**POUR SE SENTIR
MOINS SEUL**

La grande nouveauté avec ce deuxième album d'Auguste (il a aussi lancé trois microalbums depuis 2010), c'est d'avoir confié la réalisation à quelqu'un d'autre, soit André Papanicolaou.

Pour un artiste comme lui qui mène sa barque tout seul depuis



une décennie (il réalise même ses clips, étant donné son métier de caméraman-monteur pour la Fabrique culturelle), il s'agissait d'une nouvelle étape, née de l'envie de vivre cette expérience au moins une fois dans sa vie, tout en ayant le sentiment d'être rendu là dans sa démarche artistique.

« Je voulais me laisser porter, arriver avec des chansons encore en chantier pour voir où elles iraient naturellement, avec une espèce de gardien, une oreille plus expérimentée et une sensibilité pour bien m'encadrer. En fait, je crois que j'avais simplement envie de me sentir moins seul. Et

j'ai vraiment aimé ça », résume-t-il.

Musicien et complice de Vincent Vallières, André Papanicolaou a coréalisé *Toute beauté n'est pas perdue* avec VV et a réalisé l'album le plus populaire de Patrice Michaud, *Le feu de chaque jour*, en plus d'être directeur musical au Festival de la chanson de Granby. Marc Chartrain, Simon Blouin et Ghyslain-Luc Lavigne ont complété la petite équipe à la batterie et au mixage.

Sébastien Pomerleau a été particulièrement interpellé par la démarche de son *réal'*, qui tenait à ce qu'Auguste n'arrive pas en studio avec des chansons presque

terminées.

« Pour lui, il ne faut pas trop réfléchir. Justement, cette fois-ci, je n'avais pas forcé l'écriture, ni la composition, ni la direction musicale. Le seul guide que je m'étais donné, c'était l'envie de vivre avec les chansons, de les jouer en spectacle. Aussitôt que j'avais le sentiment que j'aimerais moins interpréter telle chanson sur scène, je l'écartais. Mes préférées, je les ai présentées seulement en guitare-voix à André. »

DUO DE CRACKS

Auguste s'est vite retrouvé en communion d'esprit avec son capitaine de studio.

« L'an dernier, j'ai entendu Richard Séguin dire en entrevue qu'il se considère avant tout comme un artisan de la chanson. Ça a fait résonner quelque chose chez moi. Je ne suis pas une vedette de la chanson : je suis au service de la chanson et ma démarche, c'est de faire en sorte qu'elle existe dans la meilleure forme possible. C'est cette vision que j'ai trouvée avec André. »

Les deux musiciens ont découvert qu'ils étaient aussi deux *cracks* de la musique. « On savait quelle guitare Tom Petty avait utilisée sur tel album. La force d'André, c'est de mettre l'accent à la bonne place. Pour moi qui ai tendance à m'éparpiller, il a été là pour me ramener. Ça a donné un album intemporel, qui respire beaucoup. »

Et comme la création appelle souvent la création, la moitié des nouvelles chansons d'Auguste sont nées pendant le travail de réalisation, prenant la place d'autres pièces déjà écrites.

« Ça, j'avoue que je n'en revenais pas. Mes préférées sont justement les plus récentes. J'ai adoré cette magie-là! »

Discographie

2010 *Auguste* (microalbum)

2013 *La tristesse des autoroutes* (microalbum)

2018 *La rouille se pose sur nos corps*

2020 *Ici la lune ne brille pas* (microalbum)

2023 *Le bruit des saisons*



INSPIRÉ PAR LE QUARTIER DES TISSERANDS

Originaire de Magog, issu de la classe moyenne, Sébastien Pomerleau a imaginé le cadre la chanson *Ma fortune* dans le quartier des Tisserands, où il n'a pas habité, mais qu'il traversait régulièrement. Il y a également travaillé.

« J'ai été quelque temps employé de la Dominion Textile, la cinquième génération dans ma famille. Moi, j'habitais le quartier qu'on appelait la Michigan, de

l'autre côté de la rivière Magog, où se trouve l'aréna. Pour aller dans la ville, je devais traverser le quartier des Tisserands, où vivaient des tantes. L'odeur, la couleur, l'image de l'usine m'ont toujours inspiré. »

Ma fortune est une chanson qui parle de simplicité dans la pauvreté. « Elle dit que rien n'est plus important dans la vie que d'être entouré d'une famille aimante. »

STEVE BERGERON



Sébastien Pomerleau, alias Auguste, a lancé le 21 avril un deuxième album intitulé *Le bruit des saisons*. — PHOTO LA TRIBUNE, MAXIME PICARD

Un livre au lieu d'un livret

À défaut d'exemplaires physiques du *Bruit des saisons*, Auguste a décidé de compenser la disparition du livret de CD en réalisant carrément un livre d'une centaine de pages, mariant textes et photos.

« J'ai toujours *tripé* sur les livrets. Pour moi, ils bonifiaient l'écoute. Je tenais à offrir une expérience semblable, alors ma photographe [Catherine Deslauriers] et moi, on s'est offert un *trip* de trois jours au Nevada. En plus des photos, toutes les paroles et les explications des chansons s'y trouvent, des croquis, des manuscrits, des réflexions. Tout a été assemblé par la poète et illustratrice

Louise Marois, qui avait aussi conçu mon précédent album. »

On pourra se le procurer lors des spectacles de lancement, le 3 mai au Verre bouteille à Montréal et le 27 mai à la Caravane de North Hatley. STEVE BERGERON

Vous voulez y aller?

**Lancement du
Bruit des saisons
Auguste**

Samedi 27 mai, 20 h
La Caravane, North Hatley
Entrée : 20 \$

Sursaut présente l'univers



SARAH GENDREAU-SIMONEAU
sgendreau@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Voyager dans l'univers mystérieux du mythe grec des trois Moires, voilà ce que propose la compagnie de danse sherbrookoise Sursaut avec *Moïra* comme nouvelle production.

Moïra est une pièce dansée par trois interprètes féminines, Stéphanie Brochard, Caroline Namts et Vicky Gélinau, incarnant des déesses sorcières qui décident de la destinée humaine. C'est un

monde énigmatique qui attend les spectateurs, petits et grands, le 28 avril.

« Dans le mythe des trois Moires, les déesses tirent un fil qui représente la longueur de la vie humaine. Une d'elles tisse le fil, pour indiquer la naissance, une autre déroule le fil, ce qui désigne la vie, et la troisième le coupe, ce qui incarne la mort », raconte Morgane Le Tiec, directrice artistique de Sursaut.

Française d'origine arrivée au Québec il y a plus de dix ans, la danseuse et chorégraphe a entamé sa carrière québécoise avec les Ballets jazz de Montréal. Elle est également passée par La La La Human Steps, la compagnie Marie Chouinard et le Cirque du Soleil.

C'est ensuite que l'ancienne

directrice de la compagnie Sursaut, Francine Châteauvert, l'a découverte à travers un solo qu'elle a dansé ici, à Sherbrooke, pendant la pandémie. « On a eu une affinité commune tant artistique qu'humaine. »

Estrienne d'adoption depuis un peu plus d'un an, elle admire la région pour son potentiel culturel « en pleine effervescence ».

LA SAGE, LA GUERRIÈRE, LA FANTAISISTE

Moïra constitue la première création jeunesse de Morgane Le Tiec, qui a conçu plusieurs autres spectacles et chorégraphies au cours de sa carrière. Féministe dans l'âme, la danseuse tente de refléter, dans ses créations, l'aspect de la place des femmes.

« Ici, il est sous-jacent. Les enfants ne verront pas nécessairement toutes les subtilités du thème, mais les parents, probablement. »

Plusieurs tableaux sont destinés à capter l'imaginaire des spectateurs. Pour symboliser le fil de la vie, Morgane Le Tiec a utilisé de longues tresses que les interprètes mettent et enlèvent. Le temps qui passe étant un thème récurrent, avec le cycle de naissances et de morts, des sabliers seront positionnés sur scène.

« Des archétypes se dessinent un peu aussi au fil du spectacle. Une des interprètes est considérée comme étant la sage, une autre, la guerrière, et la dernière, la fantaisiste, qui apporte le côté plus ludique de la pièce. »

UNE PIÈCE POUR TOUS

Même si le mythe est profond et chargé, la directrice artistique de Sursaut assure avoir conçu la prestation de manière accessible, avec notamment une facette ludique, pour toucher tant les jeunes que les adultes.

« Je compare la pièce à un film de Shrek : les enfants adorent et les adultes voient un deuxième degré, toutes les couches philosophiques derrière. J'essaie de faire passer un message qui peut toucher un enfant aussi bien qu'un adulte », souligne Morgane Le Tiec.

Les éléments de décors ne sont pas encore tous dévoilés, mais Morgane Le Tiec assure que l'ambiance, avec les éclairages, sera « mystique, avec un petit côté



Le nouveau spectacle de la compagnie de danse Sursaut, *Moïra*, s'inspire du mythe grec des trois Moires. — PHOTO LA TRIBUNE, JOCELYN RIENDEAU

mythique de *Moïra*



« Je compare la pièce à un film de Shrek : les enfants adorent et les adultes voient un deuxième degré, toutes les couches philosophiques derrière. »

— Morgane Le Tiec



Moïra est une création de la directrice artistique de la compagnie de danse Sursaut, Morgane Le Tiec, qui a dansé avec les plus grands noms québécois de la danse. — PHOTO LA TRIBUNE, JOCELYN RIENDEAU

mais je n'ai pas fait de compromis pour essayer de plaire ni de rentrer dans une recette », explique-t-elle.

Demeurer dans sa ligne artistique et faire tout ce qui était en son pouvoir pour créer un spectacle intéressant et de bonne qualité était son but ultime. Elle a dû faire des choix, mais elle est fière d'avoir gardé le cap. « Je suis super fière aussi de mes interprètes qui m'ont suivie et ont gardé confiance. »

La culture, pour cette passionnée de danse, est primordiale pour élever et inspirer les gens. Des spectacles comme *Moïra* sont une façon tangible pour les enfants d'accéder à la culture et, pour le public en général, de se déconnecter de ses problèmes.

« C'est un cadeau qu'on fabrique et qu'on offre, qui remplit beaucoup plus que quelque chose de matériel. »

Vous voulez y aller?

Moïra

Sursaut

Vendredi 28 avril, 19 h

Théâtre Centennial

Entrée : 15 \$

ésotérique ».

« Je veux essayer de plonger les enfants dans un monde de magie, de sorcellerie, quelque chose de plus spirituel un peu. »

La création de chorégraphies et de spectacles représente pour elle la liberté et un monde de possibilités. C'est une occasion de partir d'une image pour creuser l'émotion qui s'y rattache et pour explorer le potentiel de l'idée.

« J'ai toujours dansé pour partager des émotions et le spectateur décède à sa façon. Créer c'est, pour moi, essayer de comprendre certaines choses à travers l'art, à travers le corps qui bouge et toutes les idées artistiques qui se bousculent. »

Morgane Le Tiec ne figure pas dans la pièce. Elle a préféré la confier à d'autres interprètes parce que « c'est difficile d'être à l'intérieur d'un spectacle en même temps qu'à l'extérieur ». Quand elle crée des pièces de groupe, elle privilégie la direction, pour voir l'ensemble.

FIERTÉ APRÈS DES MOIS DE TRAVAIL

Cette première création jeunesse, travaillée depuis un peu plus d'un an, représente beaucoup pour Morgane Le Tiec, qui est fière du résultat, d'autant plus que la troupe y planche à cent pour cent depuis l'automne.

« Je suis restée authentique à moi-même et à mes convictions. J'essayais parfois d'aller dans des zones qui fonctionnaient moins,

FESTIVAL

Petits bonheurs

Sherbrooke - 29 avril au 7 mai 2023

ATELIERS D'ART

SPECTACLES

POUR LES 0-6 ANS

© Carol-Anne Pedneault 2022

LE RENDEZ-VOUS CULTUREL DES TOUT-PETITS

BILLETTERIE | cotescene.ca | 819 822-1313

Présenté par Côté scène

Partenaires financiers: Réseau Petits Bonheurs, CALO, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, Sherbrooke, Desjardins

Partenaires médias: notre grandir

Le Chœur symphonique de Sherbrooke présente

DVOŘÁK

Messe en Ré op. 86

et des œuvres de MENDELSSOHN et autres

avec orchestre, sous la direction d'Eun Jung Park

Le dimanche 23 avril 2023, 15 h

Église Saint-Jean-Baptiste
280, rue du Conseil, Sherbrooke

choeursymphoniquedesherbroke.org
Chœur symphonique Sherbrooke

Adultes 30 \$ Étudiants 15 \$ Billets : 819 565-2998

POINTS DE VENTE (argent comptant seulement)

Desjardins

Caron Chaussures
2273, rue King Ouest
Sherbrooke (Promenades King)

Filles d'Ariane
446-b, rue Principale Ouest
Magog

SARAH GENDREAU-SIMONEAU
sgendreau@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Rendez-vous culturel pour les tout-petits, le festival Petits Bonheurs affiche une programmation 2023 diversifiée et élaborée pour les 0-6 ans.

Offert par Côté Scène, diffuseur spécialisé pour jeune public, Petits Bonheurs n'est pas un festival habituel de représentations de théâtre ou de danse. Il s'agit plutôt d'un festival culturel qui permet aux enfants et à leurs parents d'assister à une multitude d'activités culturelles différentes.

« Bien sûr, on a des spectacles, mais on donne accès aux familles à plusieurs ateliers axés sur l'art et la culture », décrit Lilie Bergeron, directrice générale de Côté Scène.

Le festival Petits Bonheurs, conçu spécialement pour les enfants, existe à travers la province et même en Europe. Selon Lilie Bergeron, l'art pour ce public se développe de plus en plus.

Cette année, le festival a des partenariats avec la bibliothèque et les musées de la ville, notamment, pour quelques ateliers. La plupart des autres activités et spectacles auront lieu au Centre des arts de la scène Jean-Besré (CASJB).

Lilie Bergeron se dit fière de la programmation. Son équipe et elle ont sélectionné des ateliers pour plaire à un maximum de familles.

« Quand on réussit à faire vivre une expérience culturelle importante de qualité avec de jeunes enfants, on ouvre la porte sur la magie du merveilleux monde culturel. »

Elle confie que les parents, d'année en année, sont émus de voir leurs enfants émerveillés par l'expérience des activités offertes. « Parfois, lors des spectacles, de



FESTIVAL PETITS BONHEURS

OUVRIR LES BAMBINS AUX ARTS

Le festival Petits Bonheurs, présenté du 29 avril au 7 mai, offre une multitude d'ateliers et de spectacles pour les enfants de 0 à 6 ans et leurs parents. Ici, une scène de *Biblibum*, qui sera présentée lors du festival.

— PHOTO TANHA GOMES

invite les parents dans un atelier d'art structuré et dirigé par des professionnels, pour que les enfants se développent artistiquement.

Le festival Petits Bonheurs a réussi, durant les dernières années, à présenter des éditions malgré la pandémie.

« C'est sûr que c'était un peu plus difficile avec les contraintes. Les enfants ne comprenaient pas toujours. »

Le théâtre et la danse favorisant la proximité avec les enfants, l'équipe du festival a dû faire certaines activités à l'extérieur avec un nombre limité de participants.

« On essaie toujours que nos ateliers et nos spectacles soient participatifs, donc, malgré la pandémie, on a pu offrir quelque chose d'intéressant. »



Scène du spectacle *Ficelle* de la compagnie Le Mouton carré. — PHOTO LE MOUTON CARRÉ

très jeunes enfants vont doucement sur scène. Les acteurs sont habitués à ça. Ce sont des rencontres magiques.»

UNE PROGRAMMATION ACCESSIBLE

La directrice générale de Côté Scène assure que la programmation est unique d'une année à l'autre. « Ce qui se renouvelle chaque année, ce sont les types d'arts explorés à travers les ateliers. On veut toucher à plusieurs formes d'art pour attirer tout le monde. »

Chaque année, Petits Bonheurs présente un spectacle international qui diverge. En 2023, il s'agit de *Ficelle*, une prestation de théâtre de marionnettes et d'objets, originaire de France.

« Ce qui est assez différent et innovateur cette année, c'est un atelier de fabrication de masques. Les enfants, accompagnés par Vania Beaubien, pourront apprendre à bouger et à jouer la

Lilie Bergeron, directrice générale de Côté Scène. — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE

comédie avec leur masque. C'est une activité plus pointue et très ludique, puisque le masque ne sert pas seulement de déguisement. » Des ateliers de jeux musicaux, de peinture, de danse, de personnages animés figurent également parmi la quinzaine d'activités au programme. « Tout ça vise à créer des moments de grâce entre le parent et l'enfant. C'est comme une première rencontre des tout-petits avec les arts de toutes sortes de façons. »

Pour Lilie Bergeron, le festival

Vous voulez y aller?

Festival Petits Bonheurs
Côté Scène

Du 29 avril au 7 mai
Billetterie et information :
cotescene.ca

VÉRONIQUE CLOUTIER

Zénith au-delà des espérances

MARIO BOULIANNE

Le Droit

GATINEAU — La première saison de Zénith fut une belle aventure pour Véronique Cloutier.

Proposée sur les ondes d'Ici Télé, cette émission musicale a comblé les attentes, autant celles du diffuseur que du producteur, KOTV

Ce nouveau concept de compétition musicale aura permis à 24 artistes de relever des défis qu'ils n'auraient pas cru possibles autrement.

Et pour l'animatrice, la réussite de

cette première saison va au-delà de ses espérances.

« Je vis plusieurs émotions à la fois en ce moment, confie-t-elle. Du point de vue personnel, je suis pleine de gratitude pour cette chance que j'ai eu d'animer ce show-là. Je me sens très privilégiée, après 30 ans de carrière, d'avoir la chance de vivre cette grande aventure. Professionnellement, c'est la fierté qui m'envahit. Je suis très fière de notre équipe qui, chaque soir, était engagée à 110 pour cent dans la réussite de Zénith. »

Véro ne tarit pas d'éloges pour son équipe, menée par le concepteur et metteur en scène Dominic Anctil.

« Tout au long de cette première saison, j'ai vu des techniciens porter des costumes, notre metteur en scène ramasser des confettis, bref, tout le monde était engagé et portait cette émission à bout de bras. Sans eux, il n'y a pas de Zénith. On a formé une grande famille et, même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais pu demander mieux que ça. »

Cet engagement de l'équipe envers l'émission était à ce point total que Véro n'hésite pas à parler de magie.

« Il y a de beaux projets et il y a des projets magiques, ajoute-t-elle. Zénith est ce genre de projet. »

Outre Anctil, cette production était portée par le directeur artistique Samuel Chouinard, le directeur musical Maxime Lalanne ainsi que le concepteur et réalisateur Daniel Vigneault.

LA SAISON 2

La deuxième saison de Zénith est déjà confirmée, alors tout est mis en place pour reprendre le boulot dès l'automne.

« On sera de retour avec une deuxième saison à la mi-janvier, confirme l'animatrice. Nous allons prendre quelque temps pour nous remettre de nos émotions et, dès la semaine prochaine, on sera déjà dans un *post-mortem*. On pourrait identifier ce qui a moins bien fonctionné afin de faire les ajustements nécessaires. Mais au moment où on se parle, il est trop tôt pour faire quelque annonce que ce soit. »

Une chose est sûre, l'animatrice ne perdra pas de temps à répéter les règlements à chaque émission.

« C'est clair que j'aurai plus de temps à consacrer à l'animation, indique-t-elle. La gestion du temps sera facilitée et je pourrai ainsi laisser plus de place aux capitaines des différentes générations. »

À ce sujet, on ne sait pas encore si les capitaines de la première édition seront de retour. Même chose pour les artistes participants : on verra à renouveler la distribution, question d'attiser encore plus l'intérêt du public.

L'INSOUCIANCE DES Z

C'est une représentante de la génération Z, Éléonore Lagacé, qui a atteint le Zénith pour cette première mouture. Cette réussite réjouit grandement l'animatrice qui, confie-t-elle, aurait été heureuse, peu importe le résultat de la finale.

« Tous les artistes qui ont participé à l'émission ont été fabuleux. On a pu voir des performances complètement éclatées, qui ont rallié toutes les générations. Cette année, c'est l'insouciance des Z qui a remporté le trophée Zénith, mais je crois que la victoire aurait pu aller à n'importe quelle génération. »

Le recrutement pour la prochaine saison ne devrait pas poser de problème, selon Véro.

« On a déjà eu des offres, lance-t-elle. Je crois que le concept plait aux artistes et que même certains de nos participants en ont déjà parlé dans leur entourage. Zénith est une compétition qui favorise l'artiste qui a eu la meilleure idée. Ce n'est pas un concours de popularité, même si le public a quand même son mot à dire. »

La réussite du concept est également due à l'enthousiasme des

artistes participants. Chacun peut ainsi réaliser un numéro qu'il a lui-même conçu, chose qui n'arrive que très rarement sur les différents plateaux de télévision.

« C'est une chance qu'on offre aux artistes, continue Véro. On met la machine à leur service afin de monter le numéro qu'ils ont en tête. Parfois même, on réalise un de leur rêve. »

CHANGEMENTS À PRÉVOIR

De l'aveu même de l'animatrice, quelques changements sont à prévoir la saison prochaine.

« C'est normal qu'après une saison, on apporte des changements, dit-elle. Pendant la saison, on ne voulait pas modifier la formule pour ne pas défavoriser les participants qui avaient déjà présenté leur numéro. »



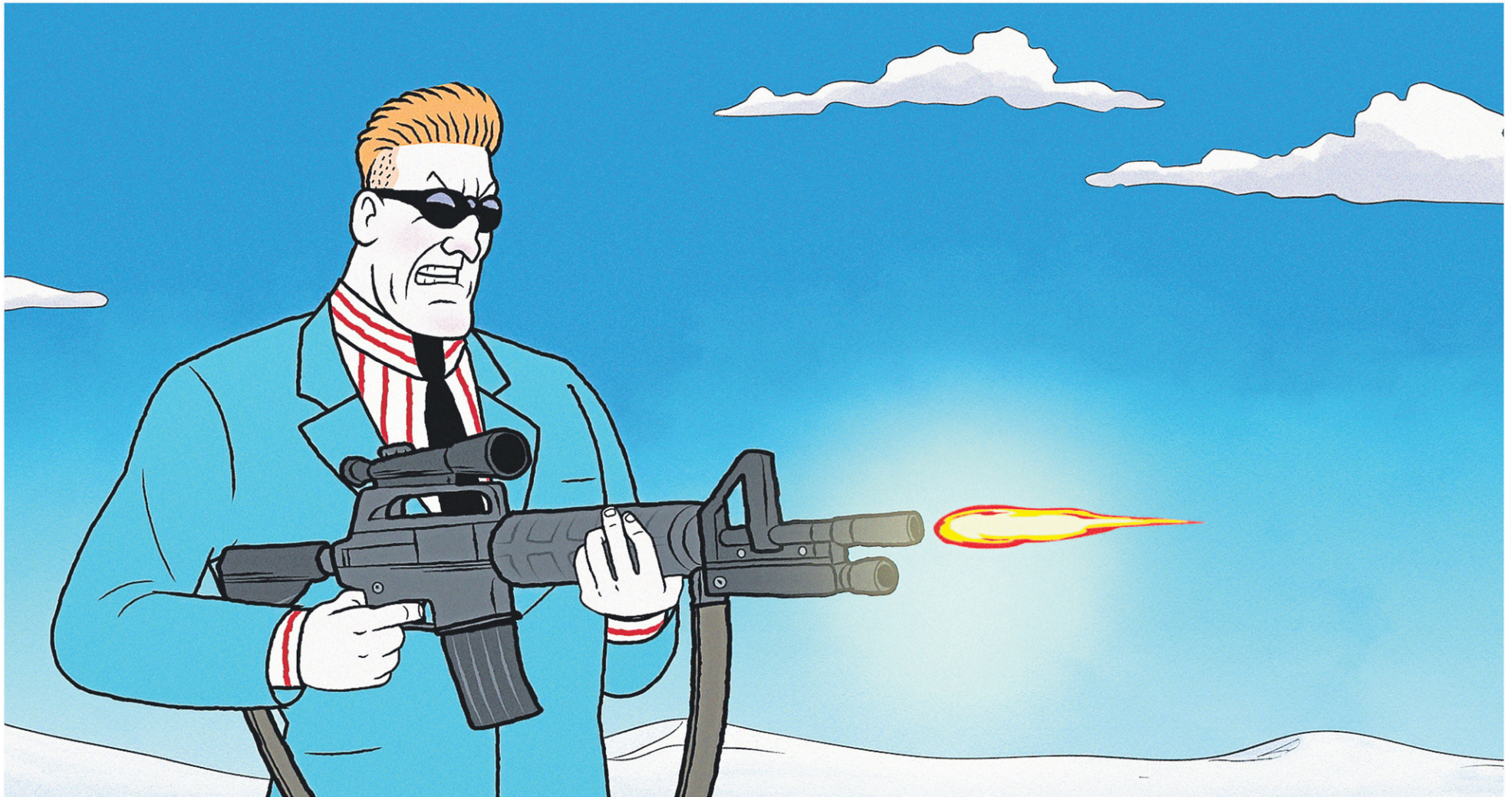
Véronique Cloutier était à l'animation de la toute nouvelle émission musicale Zénith. — PHOTO BENOIT ROUSSEAU

LE VIEUX CLOCHER
Magog

vieuxclocher.com

	MICHEL BARRETTE 23 ET 24 JUIN
	MAUDE LANDRY 30 JUIN ET 1 ^{er} JUILLET
	BOBBY BAZINI 28 ET 29 AVRIL
	ROCK STORY 8 JUILLET
	CHRISTIAN MARC GENDRON PIANO MAN 2 12 ET 13 MAI
	P-A METHOT 11 AU 15 JUILLET
	P-A METHOT 26 MAI
	MARTHE LAVERDIÈRE 16 JUILLET
	MARIO TESSIER 27 MAI SUPPLÉMENTAIRE
	DOMINIC PAQUET 18 AU 22 JUILLET
	BILLY TELLIER 2 JUIN
	GUILLAUME PINEAULT EN RODAGE (DU P'TIT 2 ^e) 28 ET 29 JUILLET
	MÉLISSA BÉDARD 3 JUIN
	ELLIOT MAGINOT 30 JUILLET
	ÈVE CÔTÉ 9 ET 10 JUIN
	JÉRÉMY DEMAY 1 ^{er} ET 2 AOÛT NATUREL
	PIERRE-LUC POMERLEAU 16 ET 17 JUIN
	MATTHIEU PEPPER 8 AU 12 AOÛT

laTribune
102.7 rouge
ENERGIE 106.1
CALO
musicaction
Canada
BELLE GUEULE
Magog



Le comédien Benoît Brière prête sa voix à l'efficace mais enragé agent du FBI Red Ketchup. — PHOTO SPHÈRE ANIMATION

RED KETCHUP VIENT BOUSCULER TÉLÉTOON

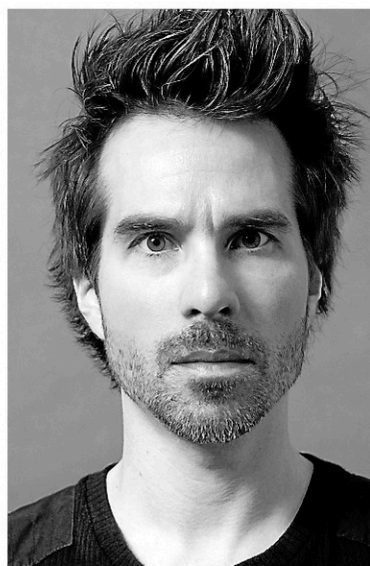
YVES BERGERAS

Le Droit

GATINEAU — L'un des personnages les plus emblématiques — et les plus violents — de la bande dessinée québécoise, *Red Ketchup*, débarque à Télétoon la nuit, dans sa propre série d'animation.

Créé dans les années 1980 par Pierre Fournier et Réal Godbout, Red Ketchup est un agent du FBI, colosse à la chevelure intensément orange et au tempérament tirant sur le rouge colère et le mauve violent, qui se moque pas mal de faire dans son sillage des dommages collatéraux majeurs. Si le nom qu'il porte évoque l'aspect sanglant de la sauce tomate, ce n'est pas un hasard.

Après avoir secoué les cases des magazines *Croc*, *Titanic* et *Safarir*, puis défoncé les gueules de moult vilains au détour de neuf tomes (publiés par la Pastèque) drôlement sanguinolents, l'antihéros fait le « ménage » sur les ondes de Télétoon la nuit depuis le 20 avril.



Le réalisateur Martin Villeneuve assume aussi la voix du personnage du journaliste Bill Bélisle. — PHOTO LAURENT THEILLET

La série animée est produite par Sphère Animation et réalisée par Martin Villeneuve (*Les 12 travaux d'Imelda*, *Mars et Avril*). La première saison comptera 20 épisodes basés sur les albums de Fournier

et Godbout et diffusés les jeudis à 22 h. La chaîne Adult Swim les diffusera en anglais, dès le 23 avril.

Les supérieurs hiérarchiques de l'agent Ketchup (en particulier Sullivan, qui le voit comme un fardeau dangereux et encombrant) chercheront à l'envoyer aux quatre coins de la planète, toujours le plus loin possible, pour les missions les plus périlleuses, en espérant que l'agent n'en revienne pas. Mais Red est tenace. Et il voit rouge.

BENOÎT BRIÈRE

C'est le comédien Benoît Brière qui prête sa voix à *Red Ketchup*. Autour de lui, la distribution vocale réunit France Castel (Sally Ketchup, la sœur de Red, qui semble être la seule à connaître les raisons profondes de sa rogne perpétuelle), Gabriel Lessard (Peter Plywood, un jeune agent des Services secrets canadiens), Alain Zouvi (le Dr Otto K., ennemi juré de Red), Widemir Normil (le chef Sullivan, du bureau du FBI), Émilie Bibeau (Olga Dynamo, genre d'alter ego russe de *Red Ketchup*)

et le réalisateur Martin Villeneuve (le journaliste Bill Bélisle).

Le travail de Martin Villeneuve (frère du cinéaste Denis) à la réalisation « propulse la bande dessinée originale sans jamais la trahir », estime pour sa part Hugues Dufour, délégué de production chez Corus. Quant à Benoît Brière, il interprète son personnage « avec un équilibre parfait d'humour et de violence », estime M. Dufour.

« Trouver la voix parfaite pour *Red Ketchup* était tout un défi », avait affirmé Martin Villeneuve en février, lors du dévoilement de la distribution. Selon lui, Benoît Brière a su conférer « la toxicité et la gravité propres à cet anti-héros torturé, en plus de toutes les nuances de jeu et les niveaux humoristiques que commande le personnage ».

« Qui chez nous ne connaît pas *Red Ketchup*? Il est entré dans la légende pour devenir l'un des rares héros de la BD québécoise. C'est le James Bond du Québec, mais, étant donné son caractère international, il pourra certainement

traverser les frontières et connaître du succès à l'étranger », pressent quant à lui le producteur de la série pour Sphère Animation, Jacques Bilodeau.

ANTARCTIQUE ET SOVIÉTIQUES

Les deux premiers épisodes seront ainsi l'occasion d'envoyer l'agent Ketchup au milieu de l'Antarctique, pour une mission bidon... au cours de laquelle le personnage trouvera tout de même le moyen de déjouer un réel complot soviétique. L'action se situe dans les années 1980, à la fin de la Guerre froide, quand les relations diplomatiques demeurent tiédasses.

Dans ce désert de glace, Ketchup sera confronté à son « nemesis », le Dr Otto K., et devra faire équipe avec une scientifique soviétique : Olga Dynamo. Dans l'épisode suivant, Ketchup se retrouvera à Moscou dans les griffes du Dr K., en tant que rat de laboratoire de ses déplorables expériences.

LAF

VULNÉRABILITÉS SOUS UNE FINITION CHROMÉE

VALÉRIE MARCOUX

Le Soleil

QUÉBEC — Dans la famille de LaF, on peut se permettre d'être vulnérable, mais on aime aussi se retrouver pour fêter. Même si Mantis, Bkay et Jamaz ont fait leurs débuts en solo pendant la création de CHROME, ils sont toujours aussi attachés à leur projet commun.

« C'est des avenues qu'on a eu envie d'explorer après de nombreuses années à être concentrés seulement sur le projet de groupe », explique Jamaz, alias Thibault de Castelbajac.

L'épanouissement individuel des membres permet à chacun de se découvrir de nouveaux atouts qu'il peut par la suite utiliser pour bonifier sa contribution à LaF.

Avec CHROME, les rappeurs proposent des textes sensibles traversés par une puissante solidarité.

« C'est très introspectif. On parle beaucoup de guérison, de reconstruction, de camaraderie et de fraternité », indique Jamaz.

Derrière son apparence chromée, ce deuxième album de LaF cache les remises en question et les épreuves personnelles qu'ont traversées les rappeurs durant les deux ans et demi où ils ont travaillé sur CHROME.

Sans être explicites, les artistes évoquent la pandémie, les mouvements sociaux Black Lives Matter et #MoiAussi. Leurs textes sont

les reflets des discussions qui ont animé cette petite famille pendant cette période.

LaF décrit cet album comme un périple au cours duquel ses membres se transforment sous l'effet de réflexions et d'expériences de vie intenses.

SURPRENDRE ET INNOVER

Malgré son affiliation, chaque membre de LaF pose sa voix de manière unique sur cet album de hip-hop alternatif.

Sur *Le champ des possibles*, le trio est rejoint par une autre voix tout aussi distinctive. Le groupe a décidé de surprendre ses amateurs en collaborant avec SeinsSucrer, un artiste montréalais qui *rappe en joual*.

« On voulait un peu *challenge* l'auditoire de LaF qui est peut-être habitué à un certain son », soutient Bkay, alias Justin Boisclair.

Présenté comme « le rappeur préféré de ton rappeur préféré », SeinsSucrer est très actif sur la scène montréalaise depuis deux ans.

« Il avait un autre nom avant. On a commencé le rap dans les mêmes cercles, raconte Bkay. Il incarne vraiment le retour au *old school*. »

Selon lui, le morceau sur lequel SeinsSucrer a été invité est peut-être le niché du disque.

« C'est le genre de *track* qui démontre le côté sans compromis du projet. On l'a vraiment



Le deuxième album de LaF cache les remises en question et les épreuves personnelles qu'ont traversées les rappeurs durant les deux ans et demi où ils ont travaillé sur CHROME. — PHOTO WILLIAM ARCAD

BOUCLER LA BOUCLE

Le groupe de rap qui a été propulsé par sa victoire aux Francouvertes en 2018 boucle en quelque sorte la boucle cette année. Non seulement Mantis anime-t-il la présente édition de ce concours-vitrine, mais LaF a aussi invité les gagnants de l'édition précédente sur sa chanson *Blue Cheez*.

Le trio a rencontré Rose Peron (Rau Ze) alors qu'il travaillait déjà sur CHROME. Les artistes ont immédiatement senti une

grande connexion musicale et humaine avec cette chanteuse qui évolue dans un groupe de soul jazz montréalais.

« Depuis cette rencontre, on se croise tout le temps et on discute par rapport à la musique. C'est quelqu'un avec qui on a beaucoup connecté », confirme Jamaz.

« On aurait collaboré avec elle-même si elle n'avait pas gagné les Francouvertes », précise Bkay. **VALÉRIE MARCOUX, LE SOLEIL**

fait parce que c'est le style de rap qu'on aime », affirme le rappeur.

TEXTURES RÉTRO

Comme Jamaz, il a une tendance à revenir au *old school* et aux textures rétro dans ses projets solos.

« Avec LaF, on explore des trucs assez contemporains et actuels », fait valoir Bkay.

« On essaie de réinventer le son avec nos référents musicaux tout en suivant la ligne directrice de LaF », ajoute-t-il.

Complice de la première heure, Bjmn.lloyd est en quelque sorte le

directeur artistique de LaF.

Avec son réalisateur et *beatmaker* principal, le groupe a entre autres exploré des sonorités empruntées au *UK garage* et au *trap*.

« Ça n'a pas été le mantra pour tout le projet, mais ça a été une porte d'entrée », précise Jamaz.

La guitare de Mantis se mêle à cette musique hip-hop qui comprend des sections de rythmes artisanales travaillées.

Les influences de la pop et de la soul sont aussi importantes dans cet album plutôt mélodique.

« C'est un album qui prend du temps à être apprivoisé. Ça vaut la peine de lui donner plus qu'une écoute », avance Bkay.

LaF sera au Festif! de Baie-Saint-Paul le 22 juillet.

LAF
CHROME
RAP FRANCO
Disques 7e Ciel



TROIS MOUSQUETAIRES ET BEAUCOUP D'ACTION

GENEVIÈVE BOUCHARD

Le Soleil

QUÉBEC — On ne compte plus les adaptations du roman *Les trois mousquetaires* portées à l'écran. Entouré de noms bien connus du cinéma français, le réalisateur Martin Bourboulon se prête à son tour au jeu de revisiter l'œuvre d'Alexandre Dumas, avec le défi de rafraîchir le genre «de cape et d'épée» en misant notamment sur les scènes d'action.

«Ce qui nous a vraiment motivés depuis le début, c'était cette envie d'un grand film d'aventure. Celle de continuer à proposer au public des œuvres qui sont fortes pour le cinéma et avec des sensations de cinéma : du son, de grandes images, un souffle épique», résume au bout du fil Martin Bourboulon.

«L'ADN même de cette histoire des *Trois mousquetaires* offre beaucoup de choses intéressantes à raconter», ajoute-t-il.

Pour le cinéaste français et son équipe, le récit se déploiera en deux temps. Mettant notamment en vedette François Civil (D'Artagnan), Romain Duris (Aramis), Vincent Cassel (Athos) et Pio Marmai (Porthos), un premier long métrage intitulé *D'Artagnan* arrivera sur nos écrans le 28 avril. La suite, *Milady* (un rôle porté par Eva Green), est attendu en décembre.

Avec quelque 150 jours de tournage au compteur et un budget de 70 millions d'euros, cette nouvelle lecture de la saga des *Trois mousquetaires* est ambitieuse. En cette sortie de pandémie qui a fait mal

à l'industrie, l'idée de rallier un grand public dans les salles de cinéma était bien présente dans l'esprit des créateurs.

DES CASCADES SANS DOUBLURES

«On parle d'un film large, mais avec une ambition artistique forte, et cette qualité du jeu et du casting qu'on essaie de tenir», explique Martin Bourboulon.

Il raconte avoir, au début du projet, dressé sa liste idéale d'acteurs pour camper les célèbres gardes de Louis XIII, interprété ici par Louis Garrel.

Tous ont répondu présents.

«Ça s'est fait assez rapidement. François Civil a été là dès le début. Après, les autres ont suivi assez naturellement. C'est super chouette. Ils ont tous été réceptifs et séduits par la proposition.»

Séduits, certes... Mais ils ont dû se mettre vite au boulot. Dans un souci d'immortaliser les scènes de bagarres ou de poursuites en plans-séquences, le réalisateur a demandé à ses comédiens d'exécuter eux-mêmes leurs cascades.

«Ils ont vraiment mouillé le maillot, comme on dit!» lance le cinéaste.

Messieurs Duris, Cassel, Marmai et C^{ie} ont notamment pu bénéficier des conseils du champion olympique d'épée Yannick Borel.

«Il fallait que les acteurs soient les guides de l'action, avance Martin Bourboulon. Je ne voulais pas qu'il y ait de doublures. Ils ont dû s'entraîner à manier l'épée, à monter à cheval, à se battre. Ça a été beaucoup de travail pour eux, mais un travail amusant, quand même.»



SOUCI DE RÉALISME

De l'action, il n'en manque pas dans *Les trois mousquetaires*. Les batailles sont filmées de près, d'une caméra nerveuse qui donne parfois un peu le tournis. Ça fait partie de l'aventure, assure Martin Bourboulon.

«C'est assumé, c'est une manière d'être en immersion, note-t-il. On voulait que les scènes puissent être vécues de l'intérieur.»

Le réalisateur évoque des affrontements peut-être trop propres, trop «millimétrés», vus par le passé à l'écran.

«Ce n'est pas ce qui m'intéressait, tranche-t-il. Je voulais qu'on soit dans un côté très réaliste, le

plus naturaliste possible. Dans un combat à l'épée, les combattants ne se mettent pas d'accord avant. Ils ne répètent pas avant. Ils se battent comme ça de manière très cruelle...»

Les trois mousquetaires: D'Artagnan sera présenté au cinéma dès le 28 avril.

Le cinéaste Martin Bourboulon et l'acteur Pio Marmai, qui interprète Porthos dans *Les trois mousquetaires*. — PHOTO

JULIEN PANIE

UNE PART DE LIBERTÉ

La nouvelle mouture des *Trois mousquetaires* mise en scène par Martin Bourboulon nous ramène en terrain familier : la guerre de religion, les magouilles du cardinal Richelieu, le bijou qui risque de compromettre l'honneur de la reine, etc.

Mais le réalisateur souligne quand même une part de liberté par rapport à l'œuvre d'Alexandre Dumas dans les films scénarisés par Matthieu Delaporte et Alexandre De La Patellière.

«On a le droit à tout, croit-il. C'est la force des adaptations. Je trouve que c'est ça qui est intéressant avec ces œuvres très puissantes qui traversent les époques. On peut s'autoriser à porter des regards libres dessus. C'est ça qui est bon. Je ne me suis pas enfermé dans un principe.»

Martin Bourboulon cite les costumes qui ont été «réinventés». On ajoutera à titre d'exemple cette incursion offerte par le film dans la vie sexuelle du mousquetaire Porthos...

«C'est plutôt une joke, en fait! rigole le cinéaste. C'est plus pour montrer qu'il est un épicurien, un bon vivant. C'est quelqu'un qui a faim quand il sort de table. Il aime vivre toutes les expériences possibles.» **GENEVIÈVE BOUCHARD, LE SOLEIL**

UN QUÉBÉCOIS À LA DIRECTION PHOTO

Le Québécois Nicolas Bolduc signe la direction photo de l'ambitieuse relecture des *Trois mousquetaires* pilotée par Martin Bourboulon. Une collaboration qui a été fructueuse, se réjouit le réalisateur. «Nicolas, il a été formidable parce qu'il a cette

culture intéressante pour nous. Il est francophone, on a des références communes et il s'adapte facilement à notre ADN d'Européens», décrit-il.

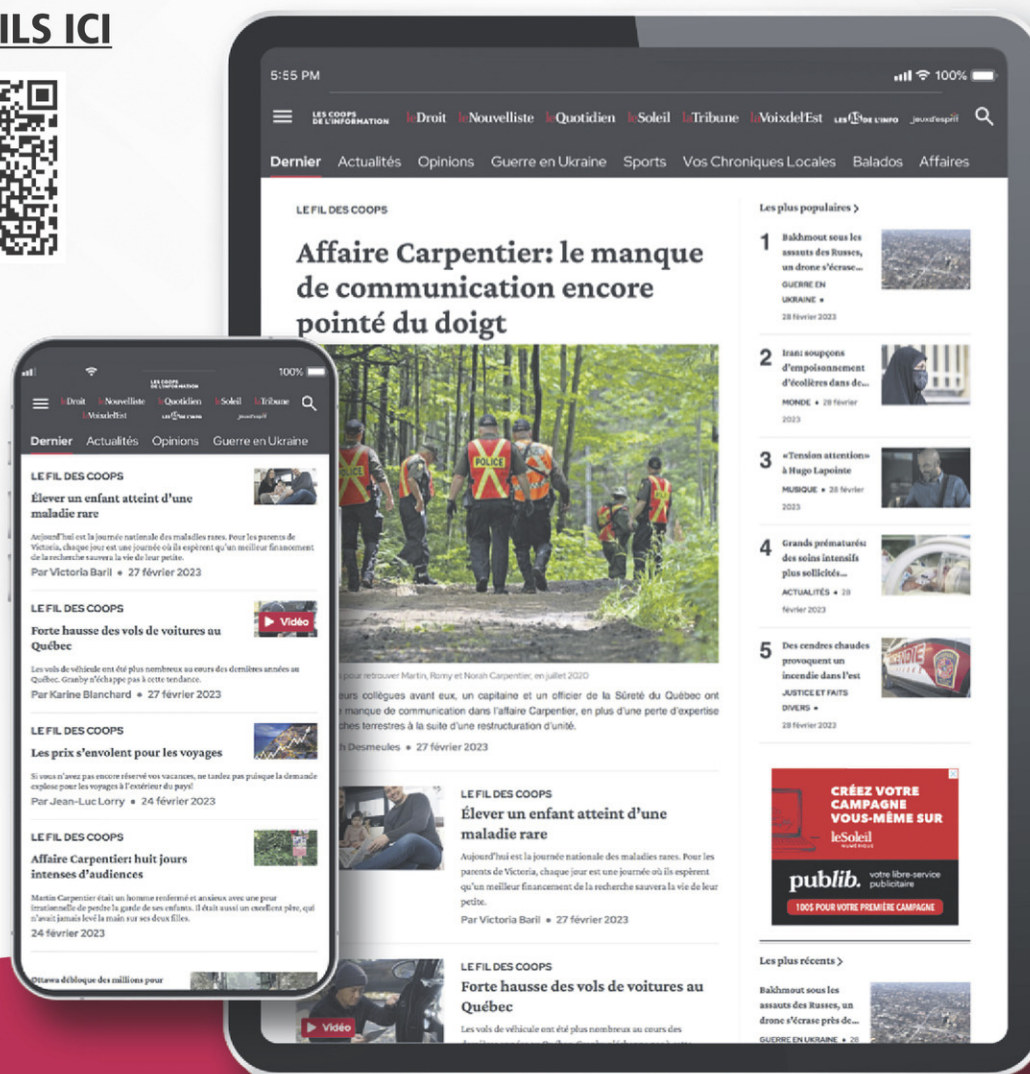
«En même temps, il a cette culture nord-américaine, reprend le cinéaste. Il assume

cette envergure qu'on n'a peut-être pas toujours le courage d'aller chercher ici. Il a fait des films aux États-Unis et au Canada. Il va chercher le côté épique des images, le souffle plus nord-américain.» **GENEVIÈVE BOUCHARD, LE SOLEIL**

BIENVENUE DANS VOTRE NOUVEL ENVIRONNEMENT!

APPLICATION ET SITE INTERNET
REVUS, AMÉLIORÉS ET SIMPLIFIÉS.

LES DÉTAILS ICI



LES COOPS DE L'INFORMATION

Local. De calibre mondial.

leDroit
NUMÉRIQUE

leNouvelliste
NUMÉRIQUE

leQuotidien
NUMÉRIQUE

leSoleil
NUMÉRIQUE

laTribune
NUMÉRIQUE

laVoixdelEst
NUMÉRIQUE

LES **AS** DE L'INFO

BEAU A PEUR

Un délirant cauchemar signé Ari Aster

GENEVIÈVE BOUCHARD

Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — En trois heures de cinéma aussi touffues que déroutantes, le singulier Ari Aster nous convie avec *Beau a peur* dans le cauchemar surréaliste d'un homme souffrant d'anxiété. Une sorte d'ambitieux et surprenant délire œdipien porté par un Joaquin Phoenix complètement investi.

Le réalisateur américain ne fera sans doute pas l'unanimité avec cette proposition tranchée, déclinée en plusieurs actes très distincts sur la forme. Là n'est pas l'objectif pour cet artiste qui ne recule pas devant la démesure ni une certaine absurdité.

Il revient avec une signature forte dans ce qui s'apparente à trois heures d'une crise de panique vécues par un personnage paranoïaque.



L'acteur Joaquin Phoenix semble complètement investi dans le personnage principal du film *Beau a peur* d'Ari Aster. — PHOTO SPHÈRE FILMS, TAKASHI SEIDA

Le cinéaste, qui a fait sa marque avec les films *Héréditaire* et *Mid-sommar*, s'éloigne de l'horreur pour donner dans quelque chose qui ressemble à une comédie noire. Mais il ne laisse surtout pas l'angoisse derrière avec *Beau a peur*, tourné dans la région de Montréal et qui met à profit, dans

de petits rôles, plusieurs acteurs d'ici.

Joaquin Phoenix y incarne Beau Wassermann, un homme renfermé, handicapé par son anxiété. Il est appelé à revisiter ses démons lorsqu'il apprend le décès de sa mère, une femme contrôlante avec qui il a eu une relation trouble

abreuvée de culpabilité.

L'épreuve s'avère considérable pour celui qui stagne dans un environnement pour le moins hostile : la violence est omniprésente dans son voisinage.

Un premier acte qui explore un côté à la fois drôle et brutal dans sa description des misères de ce Beau, qui est bien loin d'être au bout de ses peines.

Avec une destination claire en tête, celle de la maison où il a grandi, le malheureux au teint beige verra sans cesse ses projets retardés.

D'abord par un couple chez qui il fait escale (Nathan Lane et Amy Ryan) et qui semble enclin à l'aider, mais jamais tout de suite.

Un sentiment d'enfermement s'installera chez Beau et un autre invité aux airs de psychopathe (menaçant Denis Ménochet) n'aide pas à l'apaiser.

Son périple l'amènera plus tard dans une épopée théâtrale fantaisiste, en pleine forêt, sur fond de

legs et de paternité. Un segment impressionniste coloré, fort joliment réalisé.

Avant de confronter cette figure maternelle qu'il redoute, notre homme revisitera ses souvenirs de jeunesse (Armen Nahapetian le campe à l'adolescence) auprès d'un premier amour avec qui il renouera de traumatisante manière.

Joaquin Phoenix s'est impliqué complètement dans ce personnage constamment plongé dans la confusion ou la détresse.

Vous le comprendrez, on frôle le point de saturation au fil de cette œuvre déjantée dans laquelle Ari Aster se donne toutes les permissions, surtout celle de laisser le spectateur perplexe. Mais son film a néanmoins le mérite d'être audacieux et de sortir du lot.

Beau a peur est présenté au cinéma.

Au générique

Cote : 7,5/10

Titre : *Beau a peur* (en version originale anglaise avec sous-titres)

Genre : satire psychologique

Réalisation : Ari Aster

Distribution : Joaquin Phoenix, Amy Ryan et Patti LuPone

Durée : 2h59

FARADOR

Une joute adulescente à finir...

GENEVIÈVE BOUCHARD

Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — Les assidus des jeux du genre *Donjons et dragons* peuvent vivre intensément leur passion, quitte à passer pour des marginaux aux yeux de ceux qui ne consacrent pas leurs temps libres à se prétendre elfes, magiciens ou chevaliers médiévaux. Avec la comédie *Farador*, Édouard Alberne-Tremblay offre avec beaucoup de verve un savoureux mélange des deux points de vue.

Dans ce film adapté d'un court métrage devenu viral en 2006, la partie d'un petit groupe d'amis dure depuis 18 ans. Dix-huit années à poursuivre avec ferveur la même quête, un lancer de dés à la fois, afin de voir leurs personnages entrer dans la forteresse de Farador.

L'introduction nous les présente comme des ados trop gênés pour parler aux filles. On les découvre

vite comme des adolescents céliataires endurcis qui stagnent dans des boulots sans envergure.

La trentaine bien sonnée, les colocs sont très (trop?) investis dans leur passe-temps, qu'ils privilégient toujours.

Les choses risquent toutefois de changer pour le maître de jeu Charles (Éric K. Boulianne, également coscénariste), qui nourrit passivement des ambitions d'écrivain, et les joueurs Guillaume (Lucien Ratio) et Louis (Benoît Drouin-Germain), qui viennent de perdre un complice de toujours.

Paul (Marc-Antoine Marceau) a récemment quitté la partie après avoir pris ses distances pour s'installer avec son amoureuse. Disons que son départ a laissé un froid.

L'arrivée de la sœur de Charles, Kim (Catherine Brunet), va chambouler encore plus les habitudes de nos vieux garçons avant l'âge.

Celle-ci revient d'Europe dans une crise existentielle. Elle est bien déterminée à voir son frère s'éloigner de sa passion d'ado et de son marasme professionnel



Les acteurs Lucien Ratio et Benoît Drouin-Germain dans le film *Farador*. — PHOTO TVA-FILMS, STÉPHANE BOURGEOIS

pour s'attaquer concrètement à sa volonté d'écrire.

Comme les joueurs atablés dans un sous-sol de banlieue, *Farador* se déploie en deux univers parallèles. D'une part, nos participants qui roulent les dés pour faire avancer leur « bonhomme »; de l'autre, lesdits personnages (interprétés bien sûr

par les mêmes acteurs) affrontant monstres et autres ennemis dans une contrée médiévale fantastique.

Tourné entre Québec et la Normandie, le film navigue habilement entre les deux univers. Les dialogues sont incisifs dans le « vrai monde », plus fleuris dans la transposition du jeu, mais truculents

de part et d'autre.

Farador nous présente surtout des personnages attachants et bien livrés. Lucien Ratio vole pratiquement la vedette dans le rôle de Guillaume, aux airs de machiavélique petit *monocle* mû par l'énergie du désespoir de ne pas perdre ses amis et ses repères.

Le film ne juge pas ces gars que d'aucuns qualifieraient de *geeks*. Mais on ne les ménage pas non plus dans leurs manies ridicules, rigolotes ou simplement attendrissantes.

Farador applique la même auto-dérision à sa propre facture fantastique, bricolée avec des moyens qu'on n'imagine pas faramineux.

Farador est présenté au cinéma.

Au générique

Cote : 7/10

Titre : *Farador*

Genre : comédie fantastique

Réalisation : Édouard Alberne-Tremblay

Distribution : Éric K. Boulianne, Lucien Ratio, Benoît Drouin-Germain et Catherine Brunet

Durée : 1h48

CHEVALIER

Divertissant et instructif

MARC-ANDRÉ LUSSIER

La Presse

CRITIQUE

MONTREAL — Il y a 20 ans, le cinéaste québécois Raymond St-Jean, dont le plus récent film, *Crépuscule pour un tueur*, connaît un beau succès, a consacré au même personnage un moyen métrage documentaire intitulé *Le Mozart noir*. Il y décrivait le parcours de ce compositeur contemporain de Wolfgang Amadeus, dont l'œuvre fut pratiquement effacée de la mémoire collective.

Au tour des Américains de s'emparer de l'histoire méconnue — et étonnante — de Joseph Bologne de Saint-Georges, connu aussi sous le nom de chevalier de Saint-Georges, né en 1745 à la Guadeloupe, fruit de l'union entre une esclave africaine et un propriétaire de plantation français.

Cette fois, l'approche est évidemment différente. Portant à l'écran un scénario de Stefani Robinson (qui fait partie de l'équipe de

scénaristes de la série *Atlanta*), Stephen Williams, un réalisateur qui a surtout fait sa marque dans le monde des séries télévisées (*Watchmen* notamment), propose un film biographique à l'hollywoodienne, ponctué de drames et de coups de théâtre.

Bien que le récit soit inspiré de la vie d'un véritable personnage historique, on comprendra d'entrée de jeu l'intention des créateurs de ce long métrage qui, à partir de quelques faits, ont pris des libertés au profit du divertissement.

COMME GREGORY CHARLES

L'histoire commence d'ailleurs avec nul autre que Wolfgang Amadeus Mozart qui, dans un théâtre parisien, accepte les demandes spéciales du public, un peu comme le fera Gregory Charles dans ses spectacles quelques siècles plus tard.

Arrive alors ce chevalier de Saint-Georges qui, du fond de la salle, s'avance avec son violon pour défier le compositeur de *La flûte enchantée* dans une bataille à l'instrument qu'il gagne haut la main.



Kelvin Harrison Jr. (à gauche) dans une scène où le chevalier de Saint-Georges livre un duel de violon avec nul autre que Mozart. — PHOTO SEARCHLIGHT PICTURES

Cet angle est intéressant, dans la mesure où l'on place ici Mozart dans la même position que Salieri dans *Amadeus*, le fameux film de

Miloš Forman.

Cela dit, cet aspect du récit sert surtout à expliquer comment, dans une société du XVIII^e siècle

où un homme noir pouvait difficilement se faire valoir, le chevalier de Saint-Georges s'est hissé au sommet de la société parisienne grâce à ses talents exceptionnels de musicien et d'escrimeur, pour ensuite en redescendre brutalement.

Il est toujours un peu étrange de voir des Américains traduire une histoire française selon leurs codes narratifs, mais une fois notre adaptation faite en tant que spectateur, *Chevalier* réserve de bons moments. Le parcours de ce personnage méconnu, magnifiquement habité par Kelvin Harrison Jr., rappelle aussi à quel point la différence a toujours du mal à s'inscrire dans la grande Histoire.

Au générique

Cote : 7/10

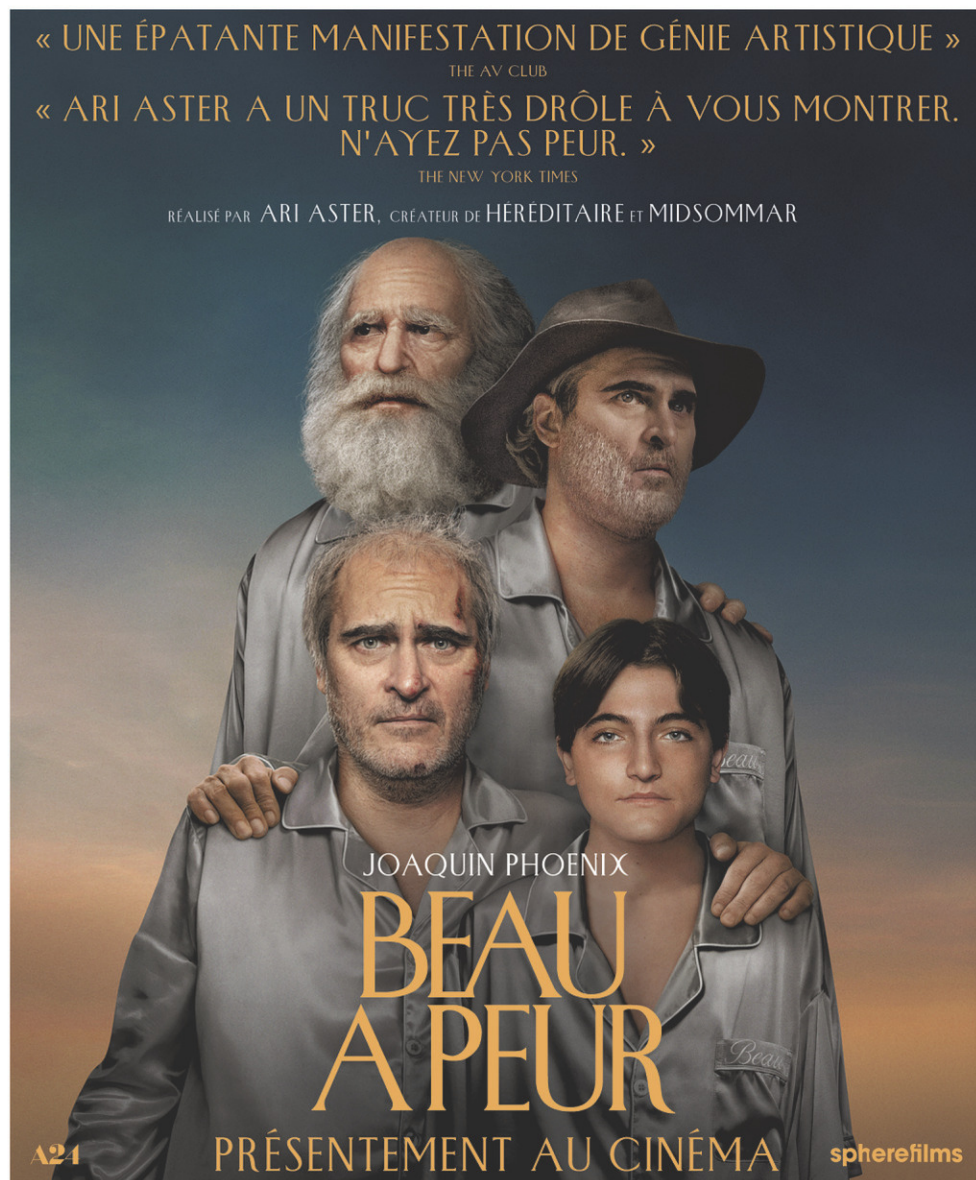
Titre : *Chevalier*

Genre : drame biographique

Réalisateur : Stephen Williams

Distribution : Kelvin Harrison Jr., Samara Weaving et Lucy Boynton

Durée : 1 h 47



SAN JOSÉ

LE COSTA RICA

MARIO BOULIANNE*Le Droit*

Rien ne nous préparait à ce que nous allions vivre au cœur du Costa Rica.

Après trois jours à arpenter les rues de San José, la capitale, notre petit groupe a finalement pris la route de Puntarenas, une région à l'ouest du pays, du côté de l'océan Pacifique.

Mais pourquoi ne pas se rappeler les bons (et moins bons) moments passés dans la capitale costaricienne.

Il faut le dire d'emblée, nous sommes descendus à l'hôtel Intercontinental dans un des quartiers les plus cossus de San José, Escazú. À cet hôtel, on est loin du

dépaysement. On y parle anglais, on paie en dollar américain et on mange des œufs au plat. Mais, en bons Québécois, on aligne allègrement les « *holà* » et les « *muchas gracias* », pas seulement par gentillesse, mais aussi par respect pour ce peuple adorable que sont les Costariciens.

UNE BELLE CAPITALE

Coincé entre l'océan Pacifique et la mer des Caraïbes, en Amérique centrale, ce tout petit pays de 52 000 km carrés compte 5,2 millions d'habitants, et deux millions d'entre eux vivent dans la capitale. On y retrouve donc toutes les qualités — et les défauts — d'une ville de cette ampleur, surtout en son centre.

En ce week-end de mars, San José

grouille de monde. Les marchands ouvrent tôt. Dès 8 h, les grillages sont levés, les étals sont remplis, les commerçants s'activent et les sans-abri — en majorité des Nicaraguayens sans papier — restent encore bien cachés sous les boîtes de carton qui leur servent de refuge, en quête de cette *pura vida* tant espérée.

San José n'est pas la préférée des touristes, sans doute victime de son image de ville dangereuse et mal entretenue.

La capitale révèle pourtant une agréable géographie alors que son exotisme s'inscrit dans ses parcs et son architecture tropicale du XIX^e et du XX^e siècles.

Fondée en 1738 à partir d'un noyau d'habitations entourées de plantations de café, la cité s'étend sur 50 km d'est en ouest, nichée à 1100 mètres d'altitude.

Son centre historique regroupe la majorité de ses monuments autour de la place de la Culture qui fut dessinée par l'architecte Jorge Bertheau et inaugurée en 1982. La place comprend notamment le musée de l'Or et plusieurs édifices remarquables cachés dans les zones vertes des *barrios* (quartiers) d'Otoya, d'Escalante, d'Amón, de La Sabana ou de Santa Ana.

MUSÉE ET ARCHITECTURE

La capitale regorge de musées et d'endroits significatifs pour les Costariciens.

Taillés dans une architecture qui emprunte à des inspirations européennes, les grands édifices comme le *Teatro nacional* et son cousin le Théâtre Salazar ou l'édifice de la Poste sont tout à fait spectaculaires.

On n'a d'ailleurs pas pu résister à une visite du Théâtre national. La richesse de cette grande salle de spectacles imaginée par Antonio Varela en 1897 est inestimable.

De style « rococo », l'édifice dévoile des plafonds peints exécutés en Italie par un artiste qui n'avait jamais mis les pieds au Costa Rica, d'où ces détails erronés de la vie costaricienne qui vous seraient révélés lors d'une visite guidée.

Les sculptures, les grandes fresques, les boiseries et surtout cet immense lustre italien qui trône dans la grande salle impressionnent d'autant.

Il faut aussi visiter le Foyer, une



Au cœur de San José, la capitale du Costa Rica, le Théâtre Salazar et son architecture néoclassique et le Teatro nacional où une visite s'impose. Mentionnons au passage que les taxis à San José ne sont pas jaunes, mais rouges! — PHOTO LE DROIT, MARIO BOULIANNE

Le Droit a accompagné une équipe de tournage gatinoise qui a été engagée par L'Institut costaricien du tourisme pour la réalisation d'un documentaire sur la culture du pays. Menée par le réalisateur Mathieu Provost, des Productions Bel Canto, l'équipe a parcouru les régions du Guanacaste et de Puntarenas après avoir passé quelques jours dans la capitale, San José. Le journaliste Mario Boulianne relate ce périple dans deux chroniques, dont la première vous est offerte cette semaine. Bonne lecture.



Mathieu Provost, des Productions Bel Canto, a réalisé un documentaire touristique sur le Costa Rica. La comédienne française Isabel Otero était aussi de la partie. Ici, l'équipe était au mercado central, à San José.

— PHOTO LE DROIT, MARIO BOULIANNE

RACONTÉ



L'édifice de la Poste, au cœur du centre-ville, en impose par sa seule présence.
— PHOTO LE DROIT, MARIO BOULIANNE

trésor d'histoire. En plus de relater l'ère précolombienne du pays et de l'utilisation du métal précieux par les peuples autochtones, on assiste en une visite à l'évolution de cette société qui laisse toute la place à la famille et à la collaboration communautaire.

Bien que de nombreux édifices ont croulé sous le pic des démolisseurs... ou des tremblements de terre (on en compte facilement quatre ou cinq par jour dans cette région), l'éclectisme de l'architecture de San José est un véritable régal pour quiconque s'intéresse à l'histoire.

MERCADO CENTRAL

S'il y a un incontournable à San José, c'est bien le *mercado central* (marché central), qui est d'ailleurs le seul marché couvert de la capitale. Et c'est parmi ses étals que notre groupe a pris le petit déjeuner.

Comme beaucoup de pays d'Amérique latine, le maïs est un ingrédient très important et au petit matin, ça nourrit bien son paysan... ou son touriste. On avale la gallo pinto, la casado ou la chorreada bien accompagnées d'un café noir, sin azucar.

Ce menu vous intrigue? On vous

en décrit ici l'essentiel.

Alors, la gallo pinto est composée de riz, de haricots noirs agrémentés d'une tortilla alors que le chorreada est une grande galette de maïs pur avec du sucre. L'assiette de casado, elle, se compose de riz, de haricots, de légumes, de plantain frit et de viande.

Pour le café, les amateurs connaissent déjà très bien la qualité du café costaricien et on s'en régale sans retenue, toujours noir et sans sucre.

On y retrouve de tout dans ce marché public. Des produits frais comme les fruits, la viande, le poisson et les herbes. Il y a aussi

l'artisanat qui accapare beaucoup d'espace dans le mercado, et c'est tant mieux.

On en profite pour acheter quelques bracelets qui sont fabriqués avec des pierres volcaniques ainsi qu'un chorreador, ingénieux petit support en bois avec lequel on infuse le café. Le nôtre est décoré d'un grand perroquet.

L'ACCUEIL

Dans la démocratie la plus stable de l'Amérique latine, on ne lésine pas sur l'accueil.

C'est d'ailleurs ce qui frappe dès notre arrivée au pays. Il y a bien sûr les « buenas días » et les « mucho gusto », mais il y a surtout les sourires des Ticos qui ensoleillent notre séjour.

Et sa capitale? Mérite-t-elle sa mauvaise réputation? Eh bien non, ce n'est pas si pire qu'on le dit. Bien sûr, il y règne une souffrance banalisée qui rappelle les défis que doivent relever toutes les grandes

villes du monde. Mais San José est accueillante, tout comme le pays qu'elle capitalise.

Reconnu pour son tourisme durable, le Costa Rica est aussi réputé pour ses paysages à couper le souffle et sa biodiversité. On y parle souvent de cette fameuse zone bleue où l'espérance de vie va bien au-delà du centenaire. Alors pourquoi ne pas s'y enfoncer à la rencontre de ce peuple tout à fait unique au monde.

C'est avec cet espoir d'en découvrir les secrets que l'on prend la route vers le Puntarenas et le Guanacaste.

La semaine prochaine, les provinces de Puntarenas et de Guanacaste.

Note: Ce voyage a été entièrement financé par l'Institut costaricien du tourisme (ICT). Précisons que le journaliste conserve toute son indépendance journalistique et que notre hôte n'a aucun droit de regard sur la rédaction de cet article.



Nichée à 1100 mètres d'altitude, San José abrite plus de deux millions de Costariciens et de Costariciennes. — PHOTO LE DROIT, MARIO BOULIANNE

Sur les traces de Champlain à Honfleur

JONATHAN CUSTEAU

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



LE BOURLINGUEUR

La ressemblance est frappante entre le pont de Normandie, au nord de la France, et le pont Samuel-de-Champlain, à Montréal. Le premier, un pont à haubans long d'un peu plus de 2 km, relie Le Havre et Honfleur, ville portuaire d'où partait souvent l'explorateur... Samuel de Champlain.

Tout en bas du pont de Normandie, la Seine, beaucoup plus étendue que ce qu'on en voit souvent, plus au sud, en plein cœur de Paris. Et alors qu'on s'engage vers le sud, justement, se dessine sur notre droite la coquette ville

de Honfleur. Son Vieux Bassin, entouré de façades hétéroclites, nous donne envie de flâner sans attendre.

Je ne suis pas le seul à écarquiller les yeux en apercevant Honfleur. Ils sont en moyenne cinq millions de touristes à débarquer là annuellement, alors que la population n'est que d'environ 8000 âmes. À la fois un port de rivière et un port de mer, la ville accueille donc des bateaux de croisière, mais aussi un festival de voile, vers la fin mai ou le début juin, et un festival de la crevette en octobre.

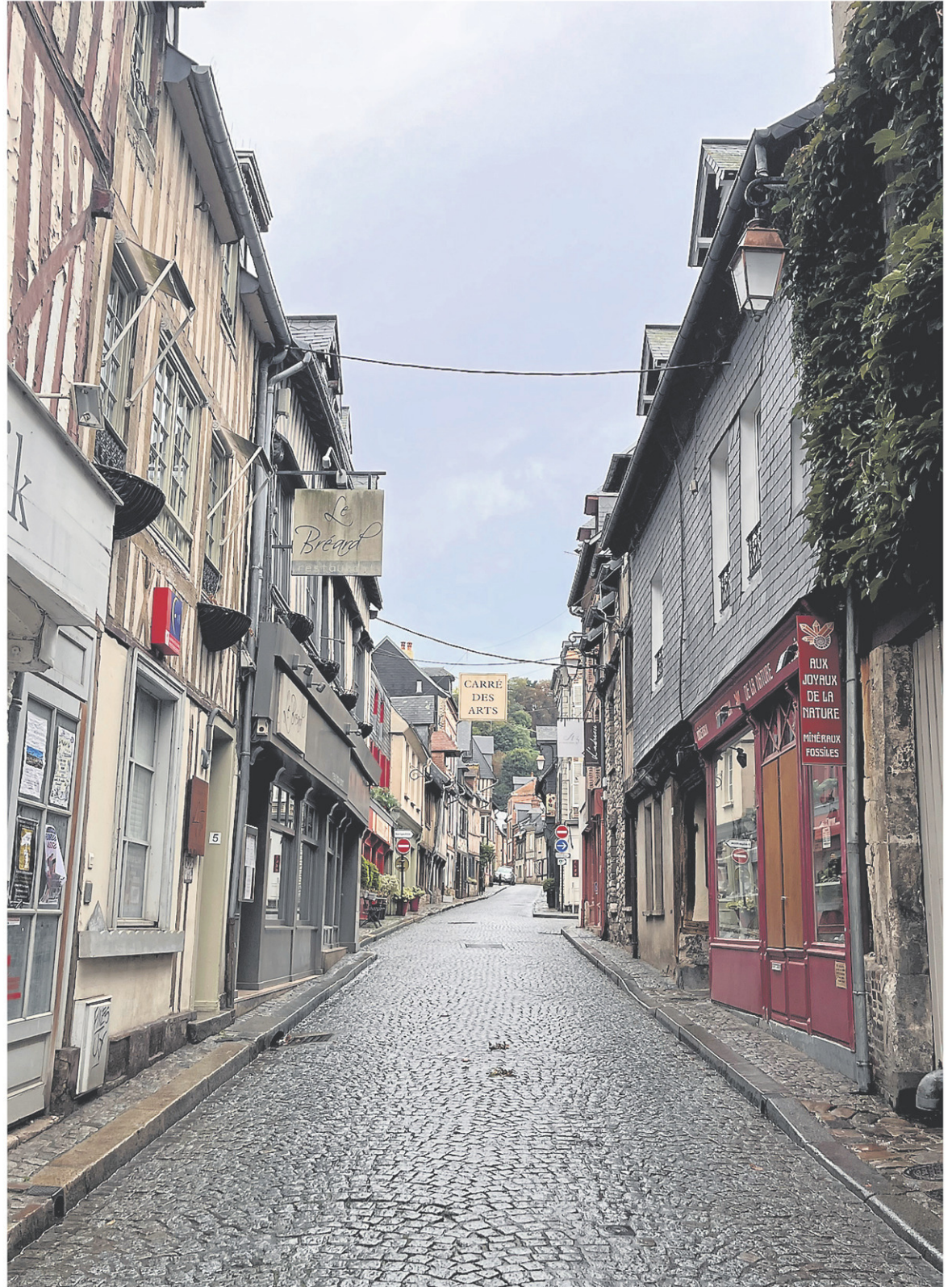
Forcément, on reconnaîtra la ville pour ses fruits de mer. Outre les crevettes, on y trouve des pétoncles et des poissons plats. On raconte qu'il s'agissait aussi autrefois d'un lieu de prédilection pour la pêche à la morue. Pour conserver le poisson, on utilisait alors le sel qu'on achetait notamment à Brouage, la ville natale de Samuel de Champlain.

On trouvait donc à Honfleur des greniers à sel, où celui-ci était entreposé pour deux ans. C'est aussi pour construire des dépôts à sel qu'on a démolis les anciens murs de pierre de la ville, autrefois une forteresse militaire.

BERCEAU DE L'IMPRESSIONNISME

Partout dans la vieille ville, les petites maisons de pierres, bien conservées, sortent tout droit d'une autre époque. On raconte que c'est là un des lieux d'origine de l'impressionnisme. Eugène Boudin et Claude Monet y ont notamment installé leur chevalet. Et parce qu'elle a ce je-ne-sais-quoi d'inspirant, Honfleur a aussi été un des lieux duquel Baudelaire a écrit *Les Fleurs du mal*.

Le port, autour du Vieux Bassin, est entouré de bâtiments étroits de tailles variées. C'est que le prix des terrains y était particulièrement élevé. Même



Les boutiques d'art et de produits alimentaires locaux sont nombreuses dans le vieux Honfleur. — PHOTO LA TRIBUNE,

JONATHAN CUSTEAU

que les terrains ont parfois été vendus deux fois en raison de la création d'un fossé, si bien que la maison des étages supérieurs aura une porte donnant à l'arrière de la maison, vers la rue qui s'y trouve plus élevée, alors que

celle du bas donnera sur le quai Sainte-Catherine.

À l'une des extrémités du quai, on trouvera le plus vieux bâtiment de la ville, La Lieutenance, et ce qui était autrefois une porte de la forteresse. C'est là qu'a été

posée une plaque portant le nom de Samuel de Champlain. On y indique qu'il a exploré l'Acadie et le Canada de 1603 à 1607, et qu'il est parti de Honfleur pour fonder la ville de Québec en 1608.

La Lieutenance, complètement



Cette plaque du vieux Honfleur commémore les passages de Samuel de Champlain dans la ville. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU



Le Vieux-Bassin à Honfleur est l'un des points centraux de la ville. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

renovée, accueille pour sa part depuis quelques jours un centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine.

Quelques sauts de crapauds plus loin se dresse l'église Sainte-Catherine, la plus grande église en bois de France. Fait inusité, la tour du clocher est bâtie à l'extérieur de l'église pour éviter que les deux soient détruites en même temps en cas d'incendie.

FLÂNAGES GOURMANDS

Dans les rues tout autour, les gîtes, les restaurants et les boutiques de produits de la Normandie sont légion, comme les petites galeries d'art. Le lèche-vitrine fait saliver, qu'on craque pour l'art ou les macarons colorés. Attention, il n'y a pas que la valise qui s'alourdira si on s'y attarde trop longtemps.

On peut errer à la recherche de points de vue qu'on ne regrettera pas, traîner ses savates dans les petites rues pour admirer chaque bâtiment ou tomber presque par hasard dans le jardin du Tripot, une oasis de verdure ponctuée de sculptures et entourée de petites maisons empilées les unes sur les autres.

Le jardin a été aménagé en utilisant les vestiges des anciennes teintureries et on y trouve tout un réseau de canaux.

Pour ceux qui voudraient plus que flâner, l'application LegendR propose une expérience

immersive pour découvrir le patrimoine historique à travers des textes, des vidéos, des reconstitutions historiques et des jeux d'aventure.

J'ai flâné dans Honfleur, mais pas trop, avec un peu de vent

dans le dos et de pluie sur le coco, pour un seul après-midi à dévorer des yeux plus que des dents, en me promettant d'y revenir pour au moins quelques dodos. Honfleur transpire l'inspiration. Je m'y poserais sans gêne pour créer, à

l'écrit ou en images, juste parce que je suis convaincu que les réflexions y seraient fertiles.

J'y suis passé (et j'y retournerais sans gêne) en automne, un peu hors saison, sans doute un peu hors-les-foules itou. Et c'était

très bien comme ça. Honfleur se fait sans doute encore plus belle quand moins d'étrangers la regardent.

Le journaliste était l'invité d'Air France et d'Atout France.



Le jardin du Tripot est une halte particulièrement jolie au coeur de Honfleur. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU



LA GARDE-ROBE DU VOYAGEUR

VOYAGEUR AVERTI

PHILIPPE CHABOT
Le Soleil

Pas facile, faire sa valise!

Lorsque je prépare mes bagages avant de partir, plus souvent qu'autrement à la dernière minute, je suis toujours confronté à des choix qui me fendent le cœur. Ce chandail-ci ou celui-là? Beaucoup trop d'indécision pour finalement me rendre compte que j'ai déjà 12 t-shirts pour 7 jours... Non, mais, quelle perte de temps et d'espace!

En fin de compte, pour voyager, on n'a besoin que de morceaux essentiels et passe-partout. «Confort, compact, légèreté et polyvalence», tels sont les mots d'ordre d'André Desjardins, directeur général de FIG Clothing, une entreprise spécialisée dans le linge de voyage pour femme.

POLYVALENCE

M. Desjardins mise sur la confection de vêtements caméléons. Ce

sont des morceaux que l'on peut porter à différents moments de la journée, peu importe l'occasion. Celui qui se spécialise dans la conception de vêtements de voyage donne l'exemple d'une jolie robe qui se porte tant à la plage par-dessus le maillot que pour une sortie en soirée. La polyvalence des vêtements est la clé pour maximiser l'espace dans les bagages. Pourquoi apporter deux robes lorsqu'une fait très bien l'affaire? L'exercice est le même pour les vêtements masculins.

Mais si on porte le même morceau du matin au soir, et ce, peut-être quelques jours durant un voyage de longue durée, celui-ci se doit d'être confortable. C'est le strict minimum pour avoir une garde-robe restreinte. Assurez-vous alors de porter vos tenues les plus commodes.

À BAS LES PLIS

Lorsqu'un chandail tout froissé ressemble à un vieux linge à vaiselle, c'est un peu ennuyeux. Et les chances sont que le t-shirt en coton recroquevillé dans le coin de la valise soit bel et bien un torchon après un séjour dans la soute

à bagages. Il faut donc opter pour des vêtements faits d'un tissu qui ne se froisse pas et qui demande peu d'entretien.

Le polyester est probablement la fabrique par excellence, selon André Desjardins. Un chandail en polyester respire facilement, il est aussi compact pour, encore une fois, maximiser l'espace dans la valise, en plus de résister tant bien

que mal au froissement.

Une autre option proposée chez FIG Clothing est un mélange de tencel et de coton. «Le tencel est une matière écoresponsable qui ajoute un élément de fraîcheur et de douceur. Comparativement à un vêtement fait qu'avec du coton, l'ajout du tencel fait en sorte que le morceau est moins froissable», explique M. Desjardins.

POCHE PAR CI, POCHE PAR-LÀ

Fini la mode des fausses poches! Sérieusement, d'où vient cette idée? Les poches sont, selon moi, un incontournable que l'on tient pour acquis. C'est lorsque j'enfile un pantalon sans poches que je réalise à quel point elles me manquent. Portefeuille, cellulaire, écouteurs, clés: ce n'est qu'une courte liste qui fait l'état de mes poches au quotidien. Bref, tout ça pour dire qu'un bon pantalon de voyage doit avoir des poches, préférablement sécurisées par une fermeture éclair.

En effet, les poches dotées d'une fermeture éclair compliquent la vie des *pickpockets*, de plus en plus nombreux dans les alentours des sites touristiques. FIG Clothing leur joue même un tour de plus. L'entreprise québécoise cache des poches inusitées dans les pantalons pour que l'on y range son passeport ou autre objet de valeur et de petite taille. Et vlan les malfrats!

LA PELURE D'OIGNON

Personne ne contrôle mère Nature. Elle arrive même à induire en erreur les météorologistes. Ce qui s'annonce être une semaine de chaleur à Cuba pourrait très bien se transformer en tempête tropicale et on ne peut rien y faire. Alors, je mets quoi dans ma valise?

On ne réinventera pas la roue. Peu importe votre destination, peu importe les conditions météorologiques annoncées, la méthode «pelure d'oignon» est toujours votre meilleure amie. Pourquoi changer une formule gagnante?

Pour un petit rappel amical, la technique de la pelure d'oignon fait référence aux trois couches qui changent complètement la donne.

On privilégie habituellement un chandail qui respire pour la première couche, qu'il soit *dry-fit* ou peu importe la nouvelle technologie de l'heure. Il faut éviter tout ce qui sèche lentement.

La deuxième couche veut garder la chaleur et rejeter l'humidité à l'extérieur. Il faut alors opter pour un vêtement plus chaud de type polar, fait de duvet ou même de laine synthétique.

La troisième et dernière couche veut quant à elle vous protéger des intempéries. Un imperméable pour la pluie, un coupe-vent pour les journées venteuses et le tour est joué!

1 Les pantalons FIG Clothing sont munis de poches sécurisées. — PHOTOS FIG CLOTHING

2 T-shirt FIG Clothing fait de polyester résistant.

3 FIG Clothing mise sur la polyvalence de ses vêtements.

Hôtels et histoires insolites

LAILA MAALOUF
La Presse

MONTREAL — « Êtes-vous le type de personne qui se demande ce qui a bien pu se passer dans un endroit qu'elle visite ou contemple de l'extérieur? » Si vous répondez par l'affirmative à la question d'Annie Richard et Jean-Philippe Rousseau, alors vous plongerez avec délectation dans leur nouveau livre *Motel Mystère — Histoires inquiétantes pour clients téméraires*.

Vous y apprendrez, parmi tant d'autres histoires tout aussi savoureuses, que les membres du célèbre groupe The Who ont passé huit heures dans une cellule de prison montréalaise, en 1973, pour avoir saccagé une chambre de l'hôtel Bonaventure, après s'être produits au Forum. Ou qu'en 1933, un contrebandier d'alcool de Terre-Neuve a été arrêté au célèbre Château Frontenac, à Québec, où il se planquait pour échapper aux autorités.

« Les hôtels, ce sont des lieux de passage, un peu comme les gares, les aéroports... On y passe quelques nuits puis on les oublie. Mais quand on fouille, avec le

passage qu'il y a dans un hôtel, c'est sûr qu'on y trouve des drames, des choses un peu inusitées, atypiques », estime Jean-Philippe Rousseau, qui coanime la balado *Rétro crimes* avec Annie Richard.

« On devient plus anonyme quand on est de passage dans un hôtel », souligne de son côté celle qui est également détective privée à la barre de l'émission *Sur ta rue* (sur Canal D). « Donc c'est sûr que c'est idéal pour devenir la planque à bandit ou la cachette parfaite pour une nuit. »

Les deux auteurs ont épluché les archives criminelles du Québec — et consulté un grand nombre d'articles de journaux — pour ressusciter des histoires insolites survenues dans 12 établissements de la province au cours des quelque 100 dernières années.

Ces faits divers ont tous fait les manchettes à l'époque et sont depuis tombés dans l'oubli ; n'empêche, ils n'en sont pas moins croustillants encore aujourd'hui. Et même si certains des établissements dont on raconte les histoires rocambolesques n'existent plus ou ont changé de nom — comme le mythique hôtel Rocdor, à Drummondville, ou l'hôtel de La Salle, à Montréal, qui était situé en plein quartier des gangsters dans les



Jean-Philippe Rousseau et Annie Richard sont les auteurs du livre *Motel Mystère — Histoires inquiétantes pour clients téméraires*. — PHOTO LA PRESSE, MARCO CAMPANOZZI

années 1940 —, les lieux recèlent encore les traces de leur passage.

L'HISTOIRE DERRIÈRE LES FAÇADES

Rue Saint-Vincent, dans le Vieux-Montréal, une plaque rappelle que le bâtiment, construit en 1861 et abritant aujourd'hui le petit hôtel boutique Maison Saint-Vincent, a un jour été l'hôtel Richelieu — objet d'un chapitre haut en couleur dans le livre.

« C'était un quartier qui pouvait être *rough* », précise Annie

Richard. « C'est le port avec beaucoup de travailleurs, de marins qui arrêtaient là, renchérit Jean-Philippe Rousseau. C'était un hôtel — on dirait "classe", aujourd'hui — où il y avait beaucoup de personnalités. »

C'est en effet à l'hôtel Richelieu qu'est descendue Sarah Bernhardt lors de sa tournée américaine en 1880, apprend-on. « Après, ça été un restaurant un peu huppé », indique Annie Richard. Puis, de 1902 à 1968, les lieux sont occupés par l'Institut médico-légal et la morgue. « C'est un siècle plus tard qu'il redevient un établissement hôtelier », relate l'auteure.

Ce petit voyage dans le passé permet également de constater qu'au cours des dernières décennies, des établissements qui étaient très à la mode, à une certaine époque, ont quelque peu perdu de leur lustre après avoir été au cœur de nombreuses histoires criminelles.

« Le motel Raphaël [dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce] était véritablement un lieu de villégiature ; il y avait même des voyages de noces, des conférences, beaucoup d'Américains qui venaient y séjourner. Mais j'ai vu les dernières photos avant la destruction... ce n'était vraiment pas beau », note Jean-Philippe Rousseau.

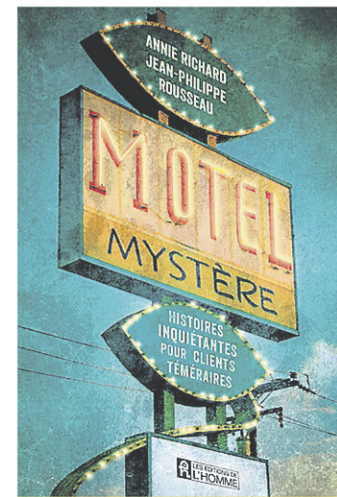
D'autres, comme le motel Pierre, dans l'arrondissement de Saint-Laurent, continuent de faire les manchettes. « Ça aussi, c'est une autre place qui a changé avec le

temps, ajoute-t-il. Avant, il y avait l'aéroport de Cartierville, en face, et le Bobino, qui était comme une place de cabaret ; c'était des voyageurs, des touristes, des hommes d'affaires qui étaient là. »

« Les vieux bâtiments, ça transpire l'histoire. Mais les hôtels, on ne les voit plus ; ça fait partie de notre paysage, on les voit plus comme de l'architecture », estime Jean-Philippe Rousseau. Et pourtant, les histoires qu'ils recèlent n'ont pas fini d'être racontées.

ANNIE RICHARD ET JEAN-PHILIPPE ROUSSEAU
Motel Mystère — Histoires inquiétantes pour clients téméraires

Éditions de l'Homme
240 pages



La ruelle dont l'Institut médico-légal, qui a pris la place de l'hôtel Richelieu, se servait pour transporter des cadavres vers la morgue. — PHOTO LA PRESSE, MARCO CAMPANOZZI

Le déclin des bières américaines

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@lescoops.ca



La bière artisanale, chez nos voisins du Sud, vit une crise existentielle. Est-ce le début d'un changement de paradigme ou plutôt la fin d'une époque glorieuse? Une chose est certaine, la *craft* évolue partout aux États-Unis et pas forcément dans le bon sens.

Depuis la réouverture des frontières, plusieurs de mes voyages dans différents États américains sont prétextes à visiter brasseries et distilleries. Des brasseries aux États-Unis, il y a en a des milliers. Presque 10 000 brasseries en 2022 pour 2670 en 2012, soit une augmentation de 375 % en dix ans. À titre de comparaison, c'est 324 brasseries québécoises en 2023 pour 105 en 2013, soit une augmentation de 308 %. Le marché est assez similaire. D'ailleurs, si on se base sur le ratio brasserie par habitant, c'est le Québec qui l'emporte avec une brasserie pour 26 230 personnes, au lieu de 34 000 du côté des États-Unis.

Mais revenons à la bière américaine! C'est sans hésitation que je considère que nos voisins ont accès à de la bière de moins en moins intéressante sur le plan qualitatif et gustatif. J'appuie mes propos sur les observations suivantes :

Les bières fruitées sont de plus en plus aromatisées avec des arômes naturels et non pas des fruits, en purée ou entiers. C'est un fait, la nécessité de produire vite et souvent de nouveaux styles de bière ou de nouveaux goûts a obligé plusieurs brasseries à se tourner vers des arômes. Sans oublier que, devant l'augmentation des projets brassicoles ces dernières années, l'expertise de brassage ne semble pas avoir suivi.

Il est donc commun de trouver des bières aux « fruits » composées principalement d'arômes, car plus faciles à brasser. Est-ce une tendance marquée? Si je me fie au nombre de kiosques d'arômes qui ont rejoint les différents salons professionnels et l'arrivée de techniques de brassage basées sur une seule recette adaptée autant de fois que

nécessaire, je crois que la culture bière américaine se divise de plus en plus en deux catégories : la bière « gastronomique » brassée en respectant le poids historique et culturel de chaque style, et la bière « fast-food » brassée en utilisant des techniques industrielles. Ce n'est pas la première fois que les États-Unis empruntent cette direction.

Je ne compte plus le nombre de bières avec ajout de sucre — que celle-ci soit acidulée, amère ou « neutre » — afin de couper la légère acidité qu'elle contient et donner une impression sucrée en finale. J'ai d'ailleurs été confronté à bon nombre de bières avec des défauts de brassage, laissant une impression de sucrosité désagréable.

L'oxydation des produits sur les tablettes semble également de plus en plus la norme chez les détaillants de bière. Phénomène également connu au

Québec quand l'offre dépasse la demande. Faites donc attention à l'achat de vos bières; considérez un maximum d'un an de conservation pour des bières maltées et six mois pour des bières houblonnées.

Heureusement, cette perception face à de nombreuses brasseries américaines ne touche pas toutes les brasseries. Il existe et existera encore des brasseries à la réputation de qualité irréprochable. Il est cependant important de considérer que bon nombre de projets brassicoles présentent des bières qui suivent les tendances, sans pour autant maîtriser le style. Est-ce le revers d'une médaille qui a grandi trop vite? Je le crois bien.

Est-ce que le Québec se prépare au même phénomène? Notre marché de la bière diffère un peu de celui des États-Unis, sans compter que bon nombre de projets brassent moins de 1000 hl par année et que nous, consommateurs, apprécions un peu plus le contexte stylistique d'un produit. La situation ne sera donc pas identique, mais il est important de s'assurer de préserver notre patrimoine brassicole, par son savoir-faire d'abord, et par son terroir ensuite.



Des brasseries aux États-Unis, il y avait en presque 10 000 en 2022 pour 2670 dix ans plus tôt, soit une augmentation de 375 %. — PHOTO 123RF



PHOTO MAËLLA LEPAGE

UN COCKTAIL POUR LE JOUR DE LA TERRE

Cran & Cider

MONSIEUR COCKTAIL

PATRICE PLANTE
Collaboration spéciale

Pourquoi ne pas célébrer, cette semaine, le Jour de la Terre avec une idée cocktail avec ou sans alcool, mais surtout 100 % locale?

En effet, plusieurs de nos produits locaux sont des accords naturels, que l'on pense aux atocas ou à une croustade aux pommes sucrées au sirop d'érable.

Je vous propose donc ici un cocktail 100 % local à base de pomme, de canneberge et d'érable, qui possède toutes les caractéristiques que l'on recherche à ce temps-ci de l'année : l'envie d'un rafraîchissement au soleil, les fesses sur la chaise de patio que l'on vient de sortir du cabanon après sa longue hibernation.

Santé!

INGRÉDIENTS

- **Avec alcool :**
- ¾ oz (22 ml) de sirop de canneberge Monsieur Cocktail
- ¼ oz (8 ml) de sirop d'érable
- 4 oz (120 ml) de cidre pétillant
- Canneberges congelées (pour décorer)
- **Sans alcool :**
- ¾ oz (22 ml) de jus de canneberge Nutra-Fruit
- ¼ oz (8 ml) de sirop d'érable
- 4 oz (120 ml) de moût de pomme
- Canneberges congelées (pour décorer)

PRÉPARATION

- 1 Ajouter les ingrédients, sauf le moût de pomme ou le cidre, et remplir de glace.
- 2 Mélanger à la baguette ou à la cuillère de bar jusqu'à ce que vos doigts soient froids.
- 3 Compléter avec le moût de pomme ou le cidre pétillant.
- 4 Décorer de canneberges congelées.

Tour du monde vinicole du Jour de la Terre

NATALIE RICHARD

PLANÈTE VINS

Collaboration spéciale
nrichard@gcmédias.ca



Depuis 1970, la planète qui nous héberge est célébrée le 22 avril à travers le monde par des actions concrètes, initiées par des individus et des entreprises qui s'appliquent à diminuer leur impact sur l'environnement. Aujourd'hui honoré dans près de deux cents pays, le Jour de la Terre est devenu un mouvement participatif international des plus importants. Pour l'occasion, je vous offre un petit tour du monde à la rencontre de quelques-uns des nombreux vignobles qui travaillent avec conscience et dans le plus grand respect de la nature.

SUMARROCA ROSÉ BRUT CAVA
20,65 \$ • 15108487 •
12 % • 5,6 G/L • BIO

Une nouveauté rosée et savoureuse à découvrir. Dans la région du Penedès en Espagne, la famille Sumarroca travaille la vigne depuis plusieurs générations, toujours inspirée d'une grande passion pour la Terre et une détermination de la cultiver de façon respectueuse et innovante. Son engagement se concrétise en 1999 quand, au hasard de la vie, Carles Sumarroca rencontre le Marquis de Monistrol et s'engage à lui racheter ses 400 hectares de propriété. Il devient ainsi le plus grand producteur de Cava à n'utiliser que ses propres raisins et donc, à garder un contrôle ultime sur la qualité de sa production. Certifié bio depuis 2018, tout est vendangé à la main afin de minimiser l'impact sur les sols et la réduction de l'empreinte écologique se prolonge à la cave, avec entre autres l'utilisation de bouteilles allégées, fournitures d'emballages certifiées FSC, éclairage écoénergétique et calcul du bilan carbone.

REYNEKE ORGANIC CHENIN BLANC WESTERN CAPE 2022
20,40 \$ • 14221242 •
13 % • 3,7 G/L • BIO

Un de mes chênins blancs préférés d'Afrique du Sud, d'un millésime à l'autre. Précis, pur et salin dans une amplitude de

poire fraîche à la finale zestée. Johan Reyneke produit ses vins à partir de sols vivants, cultivés selon les principes de la biodynamie et de la biodiversité. La ferme est autosuffisante. Elle produit son compost et ses fertilisants sont déposés naturellement par les vaches qui circulent entre les rangées de vignes. Dans les chais, on maintient la même philosophie en n'utilisant que des levures indigènes dans une production sans intrant ni produits chimiques pour ajuster la fermentation ou équilibrer le vin.

KLEFTES SAVATIANO 2022
21,25 \$ • 15127400 • 12 % •
1,2 G/L • BIO, BIODYNAMIE,
NATURE

Une nouveauté surprenante, tant par sa complexité d'arômes de chrysanthème et de sapinage, ses saveurs de citron et d'abricot confits, que par sa longueur en bouche qui déploie beaucoup d'expression. De la pointe herbacée en finale s'ajoutent la compote de rhubarbe et du poivre blanc sur les dernières notes. Le savatiano est un cépage grec historique



qu'on n'a pas l'habitude de déguster. Il est complexe et pas toujours facile à apprécier, mais cette cuvée s'exprime de façon unique, innovante et franchement délicieuse. Le vignoble Markou est situé dans la région d'Attica, en périphérie d'Athènes. Il est exploité par les frères Markos qui perpétuent une tradition de 150 ans, en cultivant leurs vieilles vignes de façon ancestrale, mais selon les principes innovants de leur génération qui travaille en symbiose avec la terre.

NICOLAS GROSBOS LA CUISINE DE MA MÈRE 2021
19,50 \$ • 12782441 • 12,5 % •
1,2 G/L • BIO, NATURE

Immense coup de cœur pour les cabernets francs de Nicolas Grosbois qui sont élaborés avec attention, savoir-faire et une passion qui se transmet jusqu'à nos papilles. Nicolas a repris les rênes du domaine de ses parents Jacques et Jocelyne en 2006, après avoir vintifié au sein de plusieurs vignobles autour du monde. La nature est au

En Afrique du Sud, le vignoble Reyneke produit ses vins à partir de sols vivants, cultivés selon les principes de la biodynamie et de la biodiversité.

— PHOTO REYNEKE WINES

aujourd'hui 24 hectares de vignes, 5 hectares dédiés à la culture maraîchère et une trentaine d'animaux. La gamme Cuisine de ma Mère est leur projet de négoce, produit avec des raisins bios du voisinage en un vin gourmand qui ne manque pas de finesse et qui présente une douce amertume dans une finale sapide à souhait.

EMILIANA ADOBE CABERNET-SAUVIGNON RESERVA VALLE CENTRAL
15,85 \$ • 14195494 •
13,5 % • 4,2 G/L • BIO

Un cabernet sauvignon frais, juteux et harmonieux, d'un rapport qualité-prix exceptionnel. Le vignoble Emiliana est le premier vignoble chilien à obtenir la certification Regenerative Organic Certified (ROC) d'Ecocert qui rencontre les plus hauts standards mondiaux dans plusieurs catégories dont la santé des sols, le bien-être des animaux et l'équité des travailleurs. Le vignoble rejoint les rangs d'autres compagnies d'avant-garde comme Patagonia, spécialisée dans les vêtements de plein-air et Nature's Path dans l'alimentation naturelle.

Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram @nrartdevivre ou sur mon site natalierichard.com





Pendant que son agresseur était incarcéré, Dominique Théberge était à l'aise partout où il allait. Cependant, depuis le 29 mars, il se sent en sécurité uniquement dans sa ville de résidence, Chambly, puisque le Tribunal a interdit à son agresseur de s'y rendre. — PHOTO FOURNIE

SON LIVRE ET SON AGRESSEUR SORTENT LE MÊME JOUR

FÉLIX LAJOIE
Le Soleil

QUÉBEC — « Mon éditeur m'a contacté et m'a dit : " Félicitations, votre livre va être publié le 29 mars ". J'ai répondu : vous êtes vraiment sérieux? C'est la journée que [mon agresseur] sort

de prison », lâche Dominique Théberge en entrevue avec *Le Soleil*. Il raconte les horreurs qu'il a vécues dans *Piégé dans les griffes d'un prédateur*.

Malheureusement pour Dominique Théberge, la sortie de son livre par les Éditions de Mortagne ne pouvait pas être reportée.

« Ils n'étaient pas du tout au courant, ce n'était vraiment pas prévu », commence M. Théberge.

Malgré cette coïncidence de dates, il n'a pas regretté le lancement qui a eu lieu le 2 avril à son restaurant La Croisée des chemins, à Chambly, en présence d'une centaine de personnes et de quelques politiciens. Jean-François Roberge,

ministre de la Langue française, était notamment sur place.

« C'était magique... honnêtement je manque de mots pour décrire l'évènement », dit fièrement Dominique Théberge, la voix pleine d'émotion.

« Moi, je voulais aller de l'avant [malgré la coïncidence de dates], parce que ça marque le début et la fin de plusieurs choses. C'est le début d'une aventure d'auteur pour moi, mais qui commence aussi à la fin d'une liberté », continue-t-il.

Pendant que son agresseur était incarcéré, il était à l'aise partout où il allait. Cependant, depuis le 29 mars, Dominique Théberge soutient qu'il se sent en sécurité uniquement dans sa ville de résidence, Chambly, puisque le Tribunal a interdit à son agresseur de s'y rendre.

« Maintenant, si je vais à Montréal par exemple, je sais que je peux tomber face à face avec lui », craint-il.

En août 2021, lui et deux autres victimes de Pierre-Raymond Perron ont fait lever l'ordonnance de non-publication sur leurs identités, dans l'espoir d'encourager d'autres personnes qui ont subi des agressions sexuelles à dénoncer. La publication de *Piégé dans les griffes d'un prédateur* s'inscrit dans cette démarche.

LES GRIFFES D'UN PRÉDATEUR

Dans son livre, Dominique Théberge relate son enfance et son parcours difficile à l'école, notamment à son entrée au secondaire.

Il raconte entre autres avoir été ballotté entre quelques écoles (et classes de retenues) à cause de ses troubles d'attention et de ses difficultés d'apprentissage. Il affirme également avoir été victime d'intimidation et d'acharnement de la part de certains professeurs.

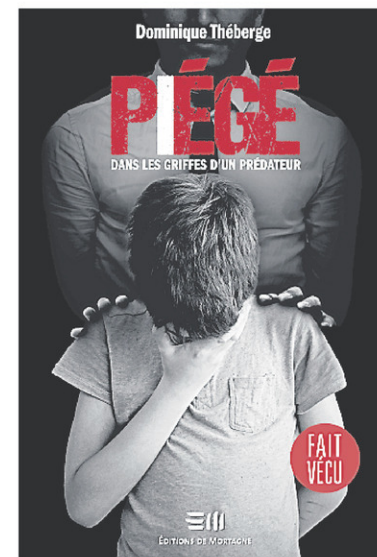
De plus, il vit mal son orientation sexuelle. Dans les années 90, la perception envers l'homosexualité était très différente, et sa propre mère décrivait cela comme un péché.

Sans parler du décès de son père, lorsqu'il avait 5 ans, qui l'a longtemps affecté.

En résumé, Dominique Théberge ne trouve personne en qui avoir confiance au secondaire. Jusqu'à ce qu'il rencontre Pierre-Raymond Perron, un prof de morale à son école.

Alors âgé de 14 ans, Dominique Théberge vit une relation presque père-fils avec « Raymond ». Ce dernier semble l'écouter et lui donne même certains privilèges, comme accéder à un ordinateur dans les pauses entre les cours.

Toutefois, Pierre-Raymond Perron va abuser de Dominique, sur une période d'environ trois ans. Ce dernier va taire les horreurs qu'il a subies, jusqu'à ce qu'il apprenne



Dans son livre, Dominique Théberge relate son enfance et son parcours difficile à l'école, notamment à son entrée au secondaire. — IMAGE FOURNIE

que Pierre-Raymond Perron a aussi agressé son propre fils.

Pierre-Raymond Perron a finalement été condamné à 30 mois de prison en août 2021 pour des agressions sur quatre mineurs, des abus qui ont été perpétrés sur une période de près de 30 ans.

TROUVER SA VOIE

De ces horreurs, Dominique Théberge garde plusieurs traumatismes. Il souffre notamment de difficultés importantes dans les relations « d'autorité arbitraire », comme celles avec les professeurs.

Il a tout de même réussi à compléter plusieurs formations pour devenir conseiller financier, entre autres grâce aux formules de cours en ligne. Il a pratiqué ce métier pendant sept ans.

Selon lui, ce qui l'a poussé à ne pas lâcher et à continuer son chemin personnel est le désir d'aider les autres et de faire avancer la société.

« C'est comme ça que j'ai trouvé ma raison de vivre. Je veux aider les autres et améliorer le monde dans lequel on vit. Si je suis propriétaire d'un resto, c'est parce que, pour moi, un restaurant c'est une usine à bonheur », confie Dominique Théberge.

Avide d'engagements, il a également été l'attaché politique du chef du Bloc québécois Yves François-Blanchet durant environ un an et demi.

Depuis peu, Dominique Théberge est directeur général de l'organisme JAG, qui fait de la sensibilisation, apporte du soutien et de l'accompagnement aux personnes LGBT+ ainsi qu'à leur entourage.

« La demande est vraiment criante, on couvre la Montérégie Est, Ouest et Centre. C'est 1,8 million de population et 8800 kilomètres carrés », souligne Dominique Théberge, passionné par son nouveau poste.

Impact avec le diable

STEVE BERGERON

SÉANCE D'ORTHOGRAPHE

steve.bergeron@latribune.qc.ca



n entend souvent des discours utilisant des conjugaisons du verbe « *impacter* ». Ce verbe existe-t-il vraiment?

vraiment?

Denis Bélanger
Québec

On dirait que je suis programmé pour parler du verbe *impacter* tous les sept ans. La dernière fois, c'était en 2016, et avant, en 2009.

Ce que je constate, c'est que ce verbe somme toute récent (mon *Petit Robert* situe à 1992 son apparition dans la langue courante) continue à s'infiltrer de plus en plus dans le français québécois, après s'être d'abord répandu en Europe.

J'ai d'ailleurs fait un test. De 2009 à 2016, dans les archives des Coops de l'information, le verbe *impacter* et ses différentes formes atteignent à peine la centaine d'occurrences. Mais de 2016 à aujourd'hui, celles-ci dépassent assez rapidement le nombre de 1000.

Et ce sera difficile de freiner cette tendance, même si l'Office québécois de la langue française

déconseille toujours ce verbe. Raison : le *Petit Robert* et le *Petit*

Larousse l'ont laissé entrer dans leurs pages.

Évidemment, *impacter* nous est venu de l'anglais *to impact*. Ses origines sont tout de même latines (*impingere*, qui voulait dire *heurter*), raison pour laquelle son émergence n'a pas suscité tant de hauts cris.

Mais personnellement, je ne l'utilise jamais, parce que je

n'en ai jamais ressenti le besoin. Il existe trop d'autres mots à employer en français avant d'en arriver à celui-là. La Banque de dépannage linguistique en dresse d'ailleurs une longue liste : *affecter*, *percuter*, *concerner*, *influencer*, *intéresser*, *toucher*, *viser*, *se répercuter*, *nuire*, etc.

La propagation du verbe *impacter* s'inscrit, selon moi, dans

une tendance plus lourde que je constate depuis quelque temps, un phénomène que j'appellerais la « dictature du mot d'à côté ». Je vous en reparle la semaine prochaine.

PERLES DE LA SEMAINE

Avez-vous raté le bêtisier de *L'info*, c'est du sérieux en début d'année à RDI? Voici quelques-unes des perles des journalistes qu'on a pu y entendre...

« Rafael Jacob, chercheur associé à l'Observatoire sur les États-Unis que je rejoins à Santa Fe au Nouveau-Brunswick... au Nouveau-Mexique! »

« Elle a affirmé que le vice-amiral à l'époque lui aurait exposé ses parties générales. »

« Le reportage de Colin Colette... Colin Côté-Paulette. »

« Le président de l'Alliance Forêt boréale, Yanick Barger... Bail-largeon dis-je! »

« Jérôme n'a pas parlé de la question du troisième rein... troisième lien! »

« Elle a changé sa veste parce qu'elle a appuyé Tom Cruise en 2016... Ted Cruz! »

« Il pense que le gouvernement a changé ses chiffres sans tambour ni trempette. »

« La ministre de la Farine... de la Famille. »

Questions ou commentaires?

steve.bergeron@latribune.qc.ca



Le mot *impact* peut-il être transformé en verbe *impacter*? — PHOTO 123RF

L'homme qui veut bouter l'anglais hors des médias

PATRICK BAERT
AFP

STRASBOURG — Ses courriels commencent par : « Je me permets de vous écrire, car... » Toujours courtois, Daniel De Poli s'est mué en terreur des journalistes francophones, à qui il signale un usage abusif de l'anglais.

« J'ai commencé à écrire mes premiers messages il y a environ 25 ans. Aujourd'hui, j'en suis sûrement à plusieurs dizaines de milliers », estime cet homme de 54 ans, qui pilonne les salles de presse depuis le clavier d'ordinateur de son domicile de la banlieue de

Strasbourg, dans l'est de la France. « J'ai lu avec intérêt votre article publié hier, mais souhaitais cependant faire une remarque concernant l'emploi de l'anglicisme *think tank* », peut-on lire dans un de ses courriers électroniques. « L'expression française équivalente et courante est *groupe de réflexion* », poursuit-il.

Outre la chasse aux anglicismes, il déplore aussi la féminisation des titres, comme en témoignent des journalistes qui se sont vu reprocher l'utilisation de *cheffe*, *autrice* ou *agente*, autant de termes qualifiés « d'aberrations lexicales ». Ce faisant, M. De Poli est plus royaliste que l'Académie française, qui s'est résolue en 2019 à la féminisation

des noms de métier.

Les réponses de ses interlocuteurs sont souvent « positives », assure Daniel De Poli. D'autant qu'il leur fournit « un outil » : un lien vers sa bible, à savoir le Grand dictionnaire terminologique de l'Office québécois de la langue française, qui suggère des équivalents aux termes anglais.

Au lieu de « services de *cloud* », le dictionnaire propose ainsi de poétiques « services infonuagiques » qui n'attendent que de traverser l'Atlantique.

« Les Québécois, ce sont les meilleurs. Je ne leur écris jamais », confie ce fils d'immigrés italiens, un brun poivre et sel au rire tonitruant. « On sent qu'il y a chez eux

une vraie volonté de combattre l'invasion de l'anglais. »

CHAÎNE DE BLOCS

En plus de sa lecture quotidienne de la presse, Daniel De Poli s'est constitué une liste de mots qu'il traque en priorité : on y retrouve *big data* (dire *mégadonnées*), *joint venture* (*coentreprise*) ou *block chain* (*chaîne de blocs*). Les contrevenants s'exposent à recevoir un message signé Daniel De Poli.

Intarissable, ce fonctionnaire du ministère des Transports mesure l'impact de ses messages aux rédactions. « Quand j'ai commencé à signaler *joint venture* il y a une quinzaine d'années, presque personne n'utilisait *coentreprise*, rappelle-t-il. Aujourd'hui, vous trouverez plus d'un million de résultats sur un moteur de recherche. C'est une victoire dont je suis fier. »

Sa méthode « peut être utile », reconnaît Armelle Domenach, présidente de l'Association des

correcteurs de langue française, qui cherche à sensibiliser ses confrères à la question des anglicismes.

« Certains ne les reconnaissent pas et ne les corrigent pas, peut-être parce qu'ils ne connaissent pas bien l'anglais », relève-t-elle.

« Le problème, c'est que certains anglicismes sont tellement ancrés que ça fait un peu cruche d'utiliser à la place des mots français qu'on a parfois du mal à comprendre. »

« Apprendre l'anglais c'est une bonne chose, mais l'anglais n'a pas à dominer les autres langues », observe Daniel De Poli, qui a envoyé un de ses enfants en séjour linguistique en Irlande.

Il se désole de voir le président français Emmanuel Macron et un aréopage de dirigeants francophones se réunir au Gabon pour un *One Planet Summit*. « Où va-t-on si les Français eux-mêmes abandonnent leur langue? Comment peut-on attendre des étrangers qu'ils apprennent le français? »



Camille Charland Perez ainsi que son partenaire Jeffrey Labrie ont lancé Oregon afin de propager le style de vie de la côte ouest au Québec. — PHOTO OREGON

Vivre comme sur la côte ouest

PHILIPPE CHABOT

Le Soleil

QUÉBEC — Entre mers, montagnes et forêts, la côte ouest fascine la designer Camille Charland Perez pour son mode vie simplifié en symbiose avec la nature. Une oasis de sérénité qu'elle veut maintenant transposer au Québec avec sa nouvelle entreprise Oregon.

Camille Charland Perez ainsi que son partenaire Jeffrey Labrie ont lancé Oregon afin de propager le style de vie de la côte ouest au Québec. « Ce sont des gens qui sont proches de la nature, ils en profitent et l'intègrent également dans leur quotidien. Là-bas, c'est plus calme, la qualité de vie prime avant tout », détaille-t-elle.

Son entreprise propose donc des plans de maison où l'on retrouve certains éléments distinctifs de ce style de vie.

« On ne veut pas que notre maison soit seulement une boîte dans laquelle on arrive à la fin de la journée. On veut pratiquement que la maison devienne une sorte d'habitat », explique-t-elle. L'environnement est d'ailleurs au cœur des priorités d'Oregon.

Par exemple, il y a une serre annexée à la maison qui permet d'entretenir un potager à l'année. Ça peut tout aussi bien être une autre pièce de vie. Des toits verts cultivables sont même une possibilité. La collecte d'eau de pluie figure sur tous les plans, pour tous les besoins qui ne nécessitent pas

de l'eau potable. La compagnie développe également un modèle qui possède une cour intérieure.

Les plans font état de murs et d'une toiture plus épais, car les propriétaires ont décidé d'utiliser de la laine de mouton pour l'isolation. Les fondations sont aussi planifiées pour être sur des dalles chauffées. « On ne veut pas de sous-sol humide infesté de champignon. C'est aussi une façon plus écologique, plus efficace et plus rentable de chauffer », ajoute Mme Charland Perez.

EN QUANTITÉ LIMITÉE

Les plans de maison d'Oregon sont disponibles en quantité limitée seulement. « On ne veut pas créer un nouveau développement avec 50 maisons pareilles, loin de là. On est complètement à l'opposé », mentionne la propriétaire. Ce n'est donc pas une maison d'architecte qui est unique au monde, mais elle reste tout de même assez rare.

Il y a présentement deux modèles disponibles, soit le style côtier — qui s'éloigne du style kitsch bord de mer et se rapproche plutôt de la côte de l'Espagne ou de Cape Cod — ainsi que le style cabine qui rappelle un peu plus la verdure. Trois autres modèles devraient suivre prochainement.

Toutes les informations ainsi que des plans simplifiés des bâtiments sont disponibles sur le site web de l'entreprise. Il est aussi possible de communiquer avec Oregon pour faire des modifications mineures ou modérées.

UNE BOÎTE CLÉ EN MAIN

Les clients ont l'option d'acheter les plans pour ensuite se construire ou embaucher un entrepreneur avec les matériaux de leur choix. Ils peuvent aussi opter pour la boîte design, qui est la petite touche d'Oregon. « C'est une boîte physique qui arrive à la maison avec tous les échantillons de tous les finis et matériaux que l'on retrouve dans nos 3D. Ce n'est pas sur mesure à chaque client, mais c'est sur mesure à chaque maison. »

Si vous allez faire un tour sur le site web d'Oregon, jetez un coup d'œil au modèle 3D disponible. Avec la boîte design, vous aurez tout ce qu'il faut pour reproduire ce que vous voyez : le même plancher, le même comptoir, la même peinture, tout.

En plus de la boîte, les clients ont accès à un guide d'achat électronique qui regroupe les spécifications de chaque item, que ce soit les quantités ou les finis. « Il n'y plus le casse-tête de calculer la superficie de céramique dont

j'ai besoin, trouver le bon fournisseur ou même choisir un coulis en particulier », dit Camille Charland Perez.

Même si la boîte est clé en main, c'est le client qui décide en fin de compte. S'il n'aime pas une certaine couleur, il peut très bien la modifier sans problème, ajoute-t-elle.

La boîte design n'est pas comprise dans le prix des plans, c'est bel et bien un surplus.

Info : oregonhomes.ca



Camille Charland Perez a voulu transposer au Québec une oasis de sérénité avec sa nouvelle entreprise Oregon.

— PHOTO OREGON

PERDU DANS LA RUE

BENOÎT GIGUÈRE

Le Droit

GATINEAU — Êtes-vous déjà tombé en panne de téléphone et de GPS en pleine ville? Plusieurs citoyens de l'Outaouais et de la grande région de Montréal ont eu droit à ce privilège récemment. Le verglas ayant causé de longues pannes de courant, condamnant les utilisateurs à se débrouiller sans leur fidèle compagnon, incapable de remettre la batterie à sa pleine charge.

Avez-vous déjà essayé la bonne vieille méthode des panneaux de rue pour trouver votre destination sans le secours de votre application de navigation? Bienvenue au jeu du labyrinthe urbain!

ODONYMIQUES? VOUS DITES?

Le design des plaques odonymiques — qui indiquent les noms des rues, parcs, allées, etc. — est un mystère plus impénétrable que celui des trous noirs. D'ailleurs le nom en dit long. Le graphisme parfaitement illisible depuis la rue et surtout le positionnement des panneaux relèvent, dirait-on, de la même science occulte que celle des hiéroglyphes égyptiens. Quelqu'un quelque part s'est acharné à les rendre indécétables et incompréhensibles.

Placés trop haut ou trop bas, du mauvais côté de la rue, sur un immeuble, derrière un feu de signalisation, sous le feuillage d'un arbre, le panneau de rue joue à cache-cache.

Je ne parle pas ici du graphisme, qui a probablement été pensé pour certains d'entre eux à une époque pré-automobile, voire avant l'hippomobile. Quand on compare on se console. En Algérie, après l'indépendance, on a dénommé des rues sans les rebaptiser. Trouver son chemin relève du défi. On vous indiquera votre chemin comme autrefois : « Tu tournes à droite derrière la petite maison bleue, après le troisième tournant à gauche derrière la maison blanche. »

L'UTILISATEUR D'ABORD

Chaque ville, municipalité ou village, semble croire pouvoir se doter d'une personnalité forte en repensant ses panneaux de rues. Formes, dimensions, couleurs, contrastes, typographie, tous les ingrédients sont là pour tenter de faire sa marque au détriment de



Êtes-vous déjà tombé en panne de téléphone et de GPS en pleine ville et vous avez essayé la bonne vieille méthode des panneaux de rue pour trouver votre destination? — PHOTO 123RF

l'usager. Il y a même des villes qui s'en servent pour identifier et délimiter des quartiers spécifiques ou historiques. L'intention est bonne jusqu'à que cela devienne carrément inefficace pour l'automobiliste et même le piéton qui cherche son chemin. Ce n'est certes pas le meilleur médium pour faire sa marque. Des lettres cursives dorées sur fond bourgogne, ça fait authentique et historique mais ça fait surtout qu'on ne lit rien.

QUI FAIT QUOI?

Mais qui contrôle donc l'affichage des rues? Pourquoi donc ne serait-ce pas standardisé à travers le pays, comme pour l'affichage sur les routes interurbaines? Ce sont les municipalités qui sont les gardiennes du design de ces panneaux. Le gouvernement provincial, lui, est responsable du nom d'une voie sur la plaque. Tout est dans un guide exhaustif : respect du nom, majuscule et minuscule, accent et signe diacritique (cédille et tréma en autres), tiret et trait d'union, écriture des nombres, abréviation. Sur le design, la couleur, la forme, la typographie, bref la lisibilité et l'utilisabilité, rien, le néant. Améliorer les plaques odonymiques ne se résume pas à la manière de

l'écrire ni au respect de la toponymie. Il faut faire appel à des architectes, des designers et des urbanistes pour mener à bien ce projet. Le quartier Saint-Laurent, en région Montréalaise, jadis une ville avant la fusion, a testé des concepts auprès de ses citoyens. Un modèle a pris le dessus : un fond bleu avec le lettrage en blanc, c'est d'ailleurs le modèle qui prévaut à Ottawa. Mais qui a donc fait le design de ces fameux panneaux? L'utilisabilité n'est pas une affaire de goût, ni de sondage citoyen.

COMME AU CENTRE COMMERCIAL

On semble magasiner son panneau de rue comme on achète ses vêtements. Il existe des firmes spécialisées qui proposent différents modèles aux fonctionnaires municipaux chargés de l'achat des panneaux de rues. Sur le site de l'une d'elle, on peut y lire que « Le remplacement des noms de rues peut s'avérer une excellente occasion d'ajouter une touche de personnalisation à sa municipalité. » Sur la sécurité, la lisibilité, cependant on passe tout droit.

On y trouve « Le nom de rue en découpe sur poteau existant... un modèle à la fois personnalisé et

abordable », « Le nom de rue en découpe sur poteau peint... Le modèle le plus populaire pour des projets de plaques odonymiques ornementales ». Et pour les nostalgiques, « le nom de rue en caisson Héritage... qui est assuré de faire tourner les têtes ».

On ne dit pas cependant si c'est à gauche ou à droite.

FAIRE SA MARQUE

Certaines plaques odonymiques sont devenues célèbres par leur design particulier, comme celle de Paris où les fameuses plaques émaillées bleues et blanches sont apparues en 1844 et sont devenues iconiques. Ce n'est certes pas le cas ici au Québec ni en Amérique d'ailleurs. Nommez-moi une ville dont vous êtes capable de décrire le design de ses plaques de rues.

Personne n'est contre l'idée que chaque ville veuille se doter d'une personnalité qui lui est propre. Mais si en plus elle veut bien délimiter et signaler les différents quartiers qui la composent, ça ne doit pas se faire au détriment de notre sécurité ni de notre santé mentale.

Ainsi quand on aura compris le bien-fondé d'une uniformisation de ces éléments de notre quotidien comme on l'a fait pour les

panneaux routiers, lorsque l'on mettra entre les mains des designers et autres spécialistes de la signalisation la conception de ces guides essentiels dans la ville, on pourra commencer alors à les personnaliser. De toute façon, l'âme d'une ville ne se résume pas à ses panneaux odonymiques. Bien qu'ils soient reconnaissables et vraiment uniques, les panneaux parisiens ne sont sûrement pas le seul souvenir que l'on ramène de la Ville lumière. Les Parisiens ont trouvé bien mieux pour qu'on se souvienne d'eux : leur indéfectible bonne humeur!

Le fameux guide : <https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/pdf/guideaffichageodonymique.pdf>

Pour avoir une plaque à son nom : <https://www.plaque-cadeau.com/19-plaque-de-rue>

Graphiste de formation, originaire de Québec, Benoit Giguère a commencé sa carrière dans différentes agences de communication avant d'être embauché à La Presse où il a piloté tout le volet graphique de la transformation numérique du journal. Il est aujourd'hui vice-président à l'agence de marque BrandBourg et écrit régulièrement une chronique sur le design dans les pages du journal Le Droit.

EARTH, LE GRAND JOUR DE MAXIME TARDIF

JEUX DE SOCIÉTÉ

FRANCIS HIGGINS
Le Soleil

QUÉBEC — «Wow, c'est *Earth*! Est-ce que vous l'avez déjà à vendre?» s'exclame un client surpris d'apercevoir le jeu sur notre table. Sa réaction n'est pas étonnante : ce nouveau jeu de société conçu par le Québécois Maxime Tardif est l'un des plus en vue et des plus attendus de la planète ludique cette année. Rien de moins.

Installé à une table du pub ludique Randolph de Québec, Maxime Tardif s'impatiente de voir son bébé garnir les tablettes des boutiques. Sa patience et ses efforts seront bientôt récompensés. Imprimé à 55 000 exemplaires et traduit en 18 langues, *Earth* devrait être offert en français d'ici la fin d'avril, peu après le jour de la Terre. D'abord en quantité limitée, puis de nouveau au début de l'été.

C'est l'aboutissement d'un travail acharné qui verra ainsi le jour. Et qui est appelé à se poursuivre sur une lancée déjà enviable. À preuve, quand le financement participatif du jeu a été amorcé sur la plateforme Kickstarter en février 2022, il n'a fallu que deux petites heures pour atteindre l'objectif de 42 000 \$CAN qui allait permettre d'en payer la production. Trois semaines plus tard, 10 000 contributeurs avaient fait grimper cette cagnotte à 730 000 \$CAN.

Depuis, *Earth* fait partie des listes des jeux les plus attendus par une foule d'experts du monde ludique. Et a récemment mérité plusieurs critiques fort élogieuses.

Qu'est-ce que *Earth*? C'est un joli jeu de plateau dans lequel vous façonnez un écosystème de 16 cartes inspiré par la nature diverse de la planète Terre. Vous marquez des points en jouant des cartes en synergie, en faisant pousser des jetons germes et



plantes, en remplissant des objectifs et même en «compostant» vos cartes. Chaque fois que vous choisissez une action pour en récolter les bénéfices, vos adversaires profitent en même temps d'un bonus, ce qui permet des parties dynamiques, rapides et sans temps mort.

Qui est l'homme derrière *Earth*? Maxime Tardif, un pharmacien de 36 ans, né à Cap-Rouge, qui habite toujours Québec. Entrevue avec un designer bien de chez nous qui voit grand, tout en gardant les deux pieds sur terre...

Q Comment est né *Earth*?



R «Avant la pandémie, je jouais au hockey et j'avais beaucoup d'activités sociales. Du jour au lendemain, tout a fermé. Je ne savais pas ce que j'allais faire de mon temps. Un jour, ma blonde m'a dit qu'elle voulait que je lui fasse un jeu de plantes. Elle aime bien jardiner. Et on aime la randonnée et la nature en général. J'ai déjà conçu des jeux sur la plongée, les fourmis, les planètes, avec une thématique science ou nature. Quand j'étais jeune, je voulais même être biologiste. Et ça a donné *Earth*.»

Q Comment décrivez-vous votre jeu?

R «C'est un gros jeu asymétrique, riche en stratégie, qui permet de se casser la tête, dans lequel tout le monde est toujours impliqué

à tous les tours, mais qui peut se jouer en 45 minutes. Le jeu est ultrarejouable parce qu'on ne sait jamais ce qu'on va faire avant que la partie commence. C'est à toi de le découvrir et de le construire.»

Q À qui se destine votre jeu?

R «Si t'as juste joué au *Monopoly* ou à *Risk*, mon jeu n'est peut-être pas le meilleur premier choix. C'est un jeu pour initiés. Il va plaire aux gens qui aiment vraiment beaucoup se casser la tête, car il y a beaucoup de choix. Mais en même temps ça peut aller chercher un public plus large, car c'est facile d'accès et les règles sont simples à expliquer.»

Q Quel a été votre processus de création?



R «J'avais d'abord prévu de faire un petit jeu de 100 cartes en un mois. Mais ça dégénéra! Au final, j'ai travaillé trois, quatre mois dans (le logiciel de calcul) Excel pour créer les cartes. C'est la meilleure méthode. Avec une base de données, on peut les classer et développer une formule mathématique pour pondérer la force de chacun des éléments sur chaque carte. Ensuite, on a déconstruit pour voir ce qui ne fonctionnait pas. On testait l'émotion auprès des gens, ce que l'ordi ne pourrait jamais nous dire.»

Q Quel était votre but?

R «Je veux générer de la dopamine et du *fun*! Chaque partie est une expérience différente. C'est comme un générateur de sudokus

ou de puzzles. On peut en faire à l'infini et toujours aimer ça, car c'est tout le temps différent. *Earth* a la même sensation, avec des nuances et un aspect d'exploration toujours agréables et renouvelés. Je suis rendu à 361 parties de *Earth* et je joue encore pour le *fun*!»

Q D'où viennent le thème et le look du jeu?

R «J'ai eu la chance de voyager beaucoup avec ma blonde. On s'est promené sur tous les continents. La majorité des lieux et des écosystèmes présentés sur les cartes sont des endroits où nous sommes allés. La superbe photo sur la couverture de la boîte montre un endroit en Islande qu'on a visité en 2018, mais je n'aurais jamais

pu prendre une aussi belle photo!»

Q Votre métier n'a rien à voir avec les jeux de société.

R «Pas du tout. Je suis pharmacien remplaçant dans diverses succursales de la région. J'ai fait un baccalauréat en biochimie et une maîtrise en biologie moléculaire, à l'Université Laval, mais aussi en France et en Belgique. De là mon intérêt pour la nature et la science, même si ça n'a rien à voir avec les jeux de société. C'est complètement une autre passion, mais c'est complémentaire, à mon avis, car ça apporte une expérience différente de mon bagage professionnel. Je joue et je crée des jeux vraiment par passion et par intérêt.»

Q D'où vient cette passion?

1 *Earth* est un jeu de plateau dans lequel vous façonnez un écosystème de 16 cartes inspiré par la nature de notre planète.

— PHOTOS LE SOLEIL, ERICK LABBÉ

2 Devant le décor plein de verdure du pub ludique Randolph, le Québécois Maxime Tardif montre son jeu de société à la thématique «nature», *Earth*.

R «*Catan* était le seul bon jeu que je connaissais à l'époque où je jouais avec mes amis de Québec. On l'a joué à mort! Mais pendant mes études en Belgique en 2009, une amie tchèque nous a fait découvrir la collection de 400 jeux de son oncle. J'ai découvert que d'autres bons jeux existaient; j'en avais des frissons! Revenu à Québec, j'ai commencé à m'y intéresser. J'ai acheté 7 *Wonders* et ça a été le début!»

Q Aviez-vous une idée du succès qu'*Earth* était appelé à connaître?

R «Avant même de commencer à travailler dessus, je savais que ça allait être un gros *hit*. Je l'avais dans ma tête. Fallait juste que je le mette sur papier. J'ai toujours essayé de viser gros, de viser l'international, même avec mes jeux précédents.»

Q Quel impact ce jeu a-t-il eu dans votre vie?

R «Ce n'est pas un vrai bébé, mais c'est tout comme. Ce succès veut tout dire pour moi, c'est ma passion. C'est gratifiant, car je me réalise beaucoup plus créativement via ça que via mon travail de pharmacien. Je voulais apporter aux gens un jeu qui crée de bonnes expériences, que les gens aiment. Et je crois que ça va réussir, outre l'argent et tout le reste. C'est sûr que ça va me permettre de travailler moins d'heures comme pharmacien afin de consacrer plus de temps au design de jeux.»

Q Est-ce payant pour vous?

R «C'est une question à prendre avec un grain de sel. En soi, le milieu des jeux de société n'a pas tant d'argent, même si le marché global dépasse le milliard de dollars par année. Mais il y a beaucoup de compétition, avec plus de 10 000 jeux lancés chaque année. Pour que ce soit payant, faut vraiment avoir un *hit*. Mais seule une poignée d'auteurs de jeux vivent de leur art. Dans mon cas, je crois que ça pourrait être payant. Pour le moment, ça a valu le temps que j'ai mis dessus. Et peut-être plus à l'avenir, selon la réponse du public. Cela dit, faut pas que je calcule

mon taux horaire, parce que j'ai passé plus de 1600 heures à le développer!»

Q Quel avenir voyez-vous pour votre jeu?

R «J'ai créé *Earth* en visant un jeu assez unique, solide, qui se distingue suffisamment pour être capable de continuer de vendre des copies dans 10 ans. On a considéré le style, les mécaniques, la production et les coûts pour qu'il soit difficile pour la compétition de le tasser au fil des années.»

Q Avez-vous d'autres projets?

R «J'ai déjà plein d'idées en tête pour des extensions et de nouveaux modes de jeu pour *Earth*. Il y a beaucoup de potentiel à développer. Cela dit, je travaille *non-stop* en pharmacie depuis la dernière année, le système de santé du Québec étant ce qu'il est. Il y a beaucoup de besoins, mais je pense réduire mes heures pour investir plus de temps pour créer des extensions et d'autres jeux. C'est un choix personnel basé sur mes intérêts.»

Q Rêvez-vous de devenir créateur à temps plein?

R «Je ne sais pas si je serai designer de jeux à 100 % un jour. J'aime quand même mon travail de pharmacien remplaçant. Cela dit, j'ai reçu des offres d'emploi d'éditeur de partout dans le monde pour créer de nouveaux jeux. Rien n'est signé, mais des options s'ouvrent. On verra ce que l'avenir me réserve!»

Note : des passages de cette entrevue ont été édités pour la langue, pour l'espace et pour cadrer dans un format d'article questions-réponses. Pour lire l'entrevue complète, consultez cet article dans la section Vivre de notre site Web.

À SAVOIR

Nom : *Earth* (même nom en version française)

Nombre de joueurs : 1 à 5 joueurs

Âge : 13 ans et plus

Durée : 45 à 90 minutes

Prix : 72 \$ à 75 \$

Concepteur : Maxime Tardif

Artistes : M81 Studio, Conor McGoey, Yulia Sozonik et Kenneth Spond

Éditeur : Inside Up Games

Distributeur au Québec : Randolph

Sortie : 2023

Niveau de difficulté : intermédiaire-avancé

LES AS DE L'INFO

Avec le soutien de Desjardins



Si tu veux en savoir plus, commenter les articles, participer à nos concours et sondages, tu peux te rendre sur le site de ton média d'information

lesasdelinfo.com

Environnement

Des milliers de boissons pleines jetées aux ordures

Les dépanneurs Couche-Tard jettent aux poubelles des milliers de bouteilles et de canettes encore pleines. Certaines sont encore bonnes pour la consommation. Ces contenants ne sont ni recyclés ni donnés à des organismes.

Si on le sait, c'est grâce à une enquête des journalistes des Coops de l'information! On te la résume.

EN BREF

Parfois les nouvelles se trouvent... dans les poubelles!

Cet hiver, nos collègues journalistes ont constaté que des dépanneurs de la chaîne Couche-Tard jetaient régulièrement des bouteilles d'eau, des canettes de boissons gazeuses et des contenants de lait encore pleins.

SUR LA TRACE DES BOUTEILLES JETÉES

Les journalistes se sont donné la mission de suivre le parcours d'une bouteille pleine, jetée aux ordures de Couche-Tard. Voici comment ils ont fait leur enquête journalistique.

En premier, ils ont repéré deux bouteilles pleines dans les poubelles : du lait au chocolat et une

boisson Gatorade. Puis, ils ont inséré des puces GPS dans les deux bouteilles. Ces puces leur indiquaient précisément les déplacements et la localisation des contenants.

Les journalistes ont constaté que les bouteilles ont terminé leur chemin... à l'incinérateur, où on brûle des déchets, et au dépotoir.

DE LA FRANCE AU QUÉBEC... POUR FINIR AU DÉPOTOIR

Parmi les produits jetés par Couche-Tard, les journalistes ont retrouvé une grande quantité de canettes d'eau pétillante de marque Perrier encore neuves.

Ils ont fait un calcul très révélateur. L'eau Perrier, qui vient de France, a fait un trajet de plus de 5000 kilomètres pour arriver dans un dépanneur près de chez nous.

Tout ça pour que plusieurs canettes ne soient jamais ouvertes et se retrouvent au dépotoir ou à l'incinérateur!

LE RECYCLAGE OUBLIÉ

Les breuvages retrouvés dans les poubelles étaient souvent périmés. Cela veut dire que la date «meilleur avant» était passée. Mais même

périmés, ces produits étaient toujours recyclables... Sauf que pour pouvoir recycler une bouteille, il faut d'abord la vider!

L'enquête nous apprend que des employés ne prennent pas le temps de vider les bouteilles pour les recycler. Elles sont jetées, pleines de liquide, directement aux poubelles.

Comme tu t'en doutes, ce genre de geste a un impact environnemental. Par exemple, quand on recycle une canette en métal, elle peut être réutilisée. Elle peut même servir à fabriquer de nouvelles canettes. Ça sauve beaucoup d'énergie et de ressources!

PAS DE DON AUX ORGANISMES

Les journalistes ont aussi trouvé beaucoup de contenants de lait encore bon dans les poubelles.

Un ancien employé leur a raconté qu'il devait se débarrasser de lait encore bon, alors que plusieurs personnes dans le besoin habitaient près de son dépanneur.

Pourtant, plusieurs organismes qui récoltent de la nourriture pour les plus démunis acceptent le lait moins frais, et même s'il est périmé depuis quelques jours.

Par exemple, le réseau des Banques alimentaires du Québec utilise le lait jusqu'à 7 jours après la

Les journalistes se sont donné la mission de suivre le parcours d'une bouteille



date d'expiration. On le congèle ou on l'utilise dans des recettes.

EST-CE QUE C'EST ILLÉGAL?

Nos collègues des Coops de l'information ont demandé à parler à des représentants de Couche-Tard pour connaître leur avis. L'entreprise a déclaré par courriel qu'elle respecte la loi en matière de recyclage et de déchets.

En effet, ne pas recycler n'est pas illégal, même pour les grandes compagnies.

PAR CAMILLE LOPEZ, COLLABORATRICE, D'APRÈS UNE ENQUÊTE DES COOPS DE L'INFORMATION

PHOTO LES COOPS DE L'INFORMATION

Éphéméride



PHOTO ARCHIVES LE SOLEIL, ERICK LABBÉ

Début du lock-out au Journal de Québec

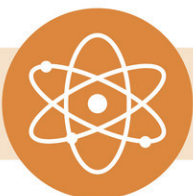
Le 22 avril 2007, les patrons du *Journal de Québec* annoncent un lock-out. Un lock-out est la fermeture temporaire d'une entreprise. Ce sont les employeurs qui décrètent un lock-out, souvent dans le but de faire accepter des conditions de travail à leurs employés.

Dans le cas du *Journal de Québec*, le lock-out cause l'arrêt de travail de 140 journalistes et employés. Les patrons souhaitent que leurs employés travaillent cinq jours par semaine plutôt que quatre, et que les journalistes produisent davantage de contenu pour le Web.

Durant le lock-out, les employés du *Journal de Québec* invitent les citoyens à boycotter le journal. Ils les encouragent à lire le *Média Martin Québec*, le propre journal des syndiqués qu'ils distribuent gratuitement. Il faudra attendre 14 mois avant que le lock-out prenne fin et qu'une entente soit trouvée.

le petit P MAG.

Je veux tout savoir!



Les sciences t'intéressent? Tu te poses des questions sur les animaux, les plantes, l'espace ou n'importe quelle autre partie du monde qui t'entoure? C'est bien normal : les sciences, ce n'est pas que pour les adultes! Alors, envoie-les-moi à jfcliche@lesoleil.com. Une fois par mois, je répondrai à une ou deux questions que tu m'envoies.



PHOTO 123RF/UTOPIA88

Se coucher... ou dormir debout!

Q Comment les girafes font-elles pour se coucher au sol?
Sylvie

R Eh bien, elles font tout simplement comme les autres animaux : elles replient leurs jambes et s'étendent dessus!

Le problème, pour les girafes, vient plutôt au moment de se relever. Pas qu'elles en sont incapables, mais comme elles sont faites tout en long, c'est relativement difficile pour elles. D'autres animaux, comme les chats, sont capables de se relever et de se mettre à courir en une fraction de seconde. Pour les girafes, cependant, c'est nettement plus long — et ça, dans la savane où des prédateurs rôdent continuellement, c'est un problème.

Pour cette raison, les girafes dorment parfois debout. Elles restent aussi en groupe la nuit afin que tous les individus ne soient pas couchés en même temps : il en reste toujours qui montent la garde.

En plus, elles ne passent que très peu de temps dans la phase la plus profonde du sommeil, celui des «mouvements rapides des yeux» (c'est pendant cette phase-là que les rêves arrivent). Quand elles entrent dans cette phase, non seulement sont-elles couchées, mais elles penchent aussi leur tête sur leur corps, ce qui les place dans une position très vulnérable. Mais chez elles, cette phase du sommeil ne dure qu'environ 2 minutes — alors que c'est 25 à 30 minutes chez un humain! **RUBRIQUE PRÉPARÉE PAR JEAN-FRANÇOIS CLICHE**

LE JEU DES 7 ERREURS

CES DEUX CARICATURES D'ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ SONT EN APPARENCE IDENTIQUES. EN RÉALITÉ, IL Y A 7 ERREURS. **ES-TU OBSERVATEUR?**



- 1 La mèche de l'une des dynamites en moins
- 2 Des marques de clous en moins sur la boîte de gauche en haut
- 3 Le ajout d'une flamme
- 4 La cravate plus longue
- 5 Des dynamites en moins dans la boîte de droite
- 6 Une boîte en moins en haut à droite
- 7 L'ajout de l'inscription «dynamite danger» sur une boîte de droite

DÉCOUVREZ LES NOUVELLES OFFRES!

ZoneRabais.ca réunit sur un même site web plusieurs offres intéressantes d'entreprises de Sherbrooke et de la région de l'Estrie.



DES OFFRES DE RABAIS DANS PLUSIEURS SECTEURS D'ACTIVITÉ!



Activités / Sorties



Restaurants / Alimentation



Santé / Beauté / Mieux-être



Boutiques / Mode

Jusqu'à
**50%
DE RABAIS**

+

Rabais additionnel
aux abonnés de
La Tribune



Propulsé par :



ZoneRabais.ca
ENCOURAGEZ L'ACHAT LOCAL ET ÉCONOMISEZ!

Numériser le code QR pour plus d'informations

